



# FuturWest

*le futur est notre passion*

*le futur est notre passion  
le futur est notre passion  
notre passion  
passion*



# Sommaire

Envoi : La France est-elle soluble dans la Belgique ?	02
Cogito : Prospective & Psychanalyse	03
Du côté des futurs possibles : Sélections, bibliographie, Web	16
Nouvelles du Groupe Futurovest	36

Plusieurs textes de réflexion de fond sont en préparation dans l'entourage du **Groupe Futurovest**, notamment via son Institut de Recherches Prospectives. Les lecteurs habituels de la revue **FuturWest** ont pu se rendre compte que nous accueillons dans nos colonnes des points de vue très divers, y compris sur des sujets ou des concepts avec lesquels nous ne sommes pas forcément d'accord.

Le pluralisme et les vrais débats sont bienvenus.

Si vous êtes intéressé(e) par une proposition d'article, contactez-nous. [contact@futurovest.com](mailto:contact@futurovest.com)

*La revue futurWest est une publication du Groupe FUTUROVEST*

*Éditée par la Sarl de Presse futurWest  
au capital de 535€ - SIRET : 430 184 259 00017*

*3 Boulevard Cosmao Dumanoir 56100 Lorient*

*Tél. 33 (0)2 97 64 53 77 - Fax 33 (0)2 97 64 43 71*

*Direction de la Publication : [liam.fauchard@futurovest.com](mailto:liam.fauchard@futurovest.com)*

*conception graphique : [www.leschahuteurs.com](http://www.leschahuteurs.com)*

*ISSN 1633 - 1060 / Dépôt légal : Premier trimestre 2008*

## LA FRANCE EST-ELLE SOLUBLE DANS LA BELGIQUE ?

La France ne mourra jamais, elle n'a pas peur du ridicule et, parfois, elle est formidable. Ridicule avec sa bureaucratie enivrée de procédures sans fin et ses sautes d'humeur pour des sujets – certes respectables – mineurs (réforme des universités, réforme des régimes spéciaux, gasoil des pêcheurs ...); mais aussi formidable avec Ariane, la Carte à puce, le TGV ... et ses innombrables vins et fromages.

Mais la France continue à peiner à vaincre ses contradictions.

En référence au situationnisme, il faut donc aller vers un chemin de traverse, la fusion de la France dans la Belgique, le tout dans un cadre évidemment très fédéral qui permettra d'accueillir rapidement l'Allemagne comme troisième larron.

La capitale serait Bruxelles, une fois.

Cette solution « situationniste » n'a que des avantages.

Dans le cadre de l'Union Européenne, les Français ne pourront plus se lamenter « C'est la faute à Bruxelles », puisque ce sera, de facto et de jure, leur nouvelle capitale. Pour les Belges, leurs rivalités flamando-wallonnes seront considérées comme dérisoires au regard du fait qu'ils auront à faire fonctionner un ensemble de 150 millions d'habitants représentant à lui seul près du tiers de la population de l'U.E. Pour les Allemands, ce sera pain béni, heureux que les Français se soient enfin convertis au fédéralisme et parce que Aix La Chapelle, leur ville emblématique carolingienne, sera au cœur du dispositif.

Le nouvel ensemble pourrait s'appeler FAB (Franco à bord, comme on dit dans la marine marchande) en attendant de lui trouver un nom plus poétique et qui permette, sinon l'unanimité, du moins la reconnaissance internationale (Faberland ?).

Vous empaquetez tout ça dans les « Lisbonne » et le tour est joué.

Lisbonne 2000 avec l'engagement de devenir une référence dans le domaine de la société des savoirs (ça ne peut faire de mal à personne); Lisbonne 2007 avec le nouveau traité européen censé faire fonctionner la machine ... du cartel de Bruxelles.

Alors, elle est pas belle l'Europe ?

**Liam FAUCHARD**  
**Novembre 2007**



**Prospective**  
*Psychanalyse*

**Pascal COPPEAUX**  
**Décembre 2007**

### Introduction

L'essentiel du propos est "condensé" dans la page de garde du document.

En effet, ce n'est pas tant un problème de légitimité que de position respective par rapport à un tiers qui fait question pour ces deux disciplines. Mais quel est ce tiers ?

Est-ce le décideur, qui, pour prendre les meilleures décisions se fait conseiller par ceux qui font profession de "savoir" ?

Est-ce au-delà de la personne du décideur, le champ plus vaste de la transformation dont celui-là ne serait alors que l'initiateur ou le pilote ?

Le tiers en l'occurrence, ce n'est ni l'un ni l'autre, mais bien plutôt l'un et l'autre, soit le décideur en tant qu'il doit mener à bien une transformation.

Si les enjeux et les objectifs de la **Prospective** sont parfaitement connus des lecteurs de *FUTUROUEST*, il en va peut-être tout autrement de ceux soulevés par la **Psychoanalyse**. C'est la raison pour laquelle je prendrai le temps de leur faire saisir la spécificité de la démarche psychanalytique. Et à partir de celle-ci, d'envisager une articulation possible avec la prospective où les deux disciplines, loin de s'opposer, se complètent pour donner à leur action conjuguée la meilleure aide au décideur pour conduire une transformation.

Ces deux disciplines se sont pourtant déjà rencontrées autour d'un métier, conseiller de synthèse, mais n'ont pu s'entendre, faute d'avoir su circonscrire un champ d'application et définir clairement un objet et une méthode à chacune. L'une et l'autre à vouloir prétendre à l'universalité, loin de s'en trouver renforcées émoissent leurs tranchants, perdent toute crédibilité et basculent de la pratique subjective vers la pensée magique.

Il y a malgré leurs différences, et même surtout grâce à ces différences, une autre histoire possible, un autre nouage envisageable qui permet à chacune de rester à sa place et d'obtenir des effets tangibles dans la réalité sans se livrer pour autant à une quelconque mystification ou à toute autre dérive sectaire.

J'opterai donc pour une démarche en trois temps. Comme j'ai pu l'avancer plus haut, plutôt que de donner une définition nécessairement réductrice et partisane de la psychanalyse, je m'efforcerai tout d'abord au travers de trois concepts clés, l'inconscient, la compulsion de répétition et le transfert, de faire entrevoir toute la singularité et la richesse du dispositif freudien.

Celles-ci comprises, je m'appliquerai dans une deuxième partie à montrer comment ce dispositif peut être utilisé en entreprise.

Enfin je décrirai la rencontre évoquée précédemment autour du métier de conseiller de synthèse. À n'en point douter, il s'agit d'un rendez-vous manqué. On peut faire des hypothèses sur ce ratage, en tirer les leçons et à partir de là, imaginer, notamment en intégrant la coupure **signifiant/signifié** à laquelle nous convoque nécessairement le dispositif analytique, les bases d'une collaboration fructueuse. Ce sera l'objet d'une troisième et dernière partie.

### 1 Vous avez dit psychanalyse ?

#### *1.1 L'inconscient*

La psychanalyse est la discipline qui a pris pour objet d'étude l'inconscient et ses effets chez le sujet. Cela, tout le monde le sait. Pour autant, savons-nous tous ce que cela signifie, voire à quelle expérience subjective cela renvoie ?

La première chose à rappeler à propos de l'inconscient est que celui-ci n'existe pas. L'inconscient, c'est une hypothèse, presque un pari pourrait-on dire, en aucun cas une région anatomique localisable. Analogiquement à l'existence de Dieu, on ne peut prouver la sienne que par une fausse démonstration. Il n'y a pas "les preuves" de l'inconscient ! On peut par contre en faire "l'épreuve". Il est fondamental de bien comprendre ceci, parce que c'est ce qui donne le juste cadre de l'expérience analytique.

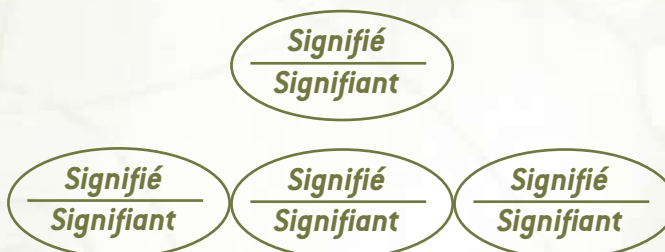
Cette hypothèse de l'inconscient, elle n'est naturellement pas venue à l'esprit de *Freud* comme ça, par hasard ou parce qu'il voulait faire son intéressant. Non, *Freud* a postulé l'existence d'un inconscient parce qu'il a remarqué que tout se passe "comme si" l'être humain avait une vie psychique cachée, partout inaccessible à l'investigation directe, mais qui semble néanmoins régir en souterrain sa destinée. Il y aurait donc, et à l'insu même du sujet, quelque chose qui le déterminerait dans son parcours existentiel. Si *Freud* s'en était tenu à cela, il n'aurait pas fait montre de beaucoup d'originalité. En effet, cette idée d'une vie psychique cachée existait bien avant lui, chez *Leibniz* par exemple, qui bien que contemporain de *Descartes*, ne partageait pas sa vision d'une conscience transparente à elle-même. Dans un autre genre, l'écrivain anglais *Thomas de Quincey* donne dans ses "Confessions d'un opiomane anglais" comme modèle du cerveau humain le palimpseste, anticipant *Freud* et son fameux bloc-notes magique. Dans un cas comme dans l'autre il s'agit de constitution par strates successives, une nouvelle couche venant remplacer la suivante, la masquant sans pour autant l'effacer complètement. Enfin, dans un passé encore plus lointain, on pourrait citer certains grands sophistes qui avaient déjà perçu la relation étroite du sujet au langage et avaient ouvert la porte avec quelques vingt-cinq siècles d'avance à *Lacan* et à son inconscient structuré comme un langage et sur lequel je reviendrai ultérieurement.

L'idée d'un inconscient n'était donc au moment où *Freud* a commencé à en parler ni neuve ni même originale, son apport ne se situe pas là. La nouveauté avec *Freud*, c'est que l'inconscient se voit attribué une place et un fonctionnement dans l'appareil psychique, il n'est alors plus possible de le confondre avec un simple "pas-conscient". L'inconscient n'est plus ni la baguette magique qui permet de tout expliquer ni l'alibi des dilettantes. Un discours le mettant en cause doit pouvoir rendre compte de son fonctionnement. *Freud* va poser les bases de ce qu'il appelle lui-même sa métapsychologie, soit le lest théorique qui donne à la psychanalyse son assise et sa légitimité en tant que discipline. Ainsi, autour de quatre lignes forces (topique, dynamique, économique et génétique), *Freud* organise sa pensée et nulle avancée ne peut se faire sans qu'elle ne satisfasse à cette quadruple exigence, sauf à remettre en cause le modèle. Je ne signale la chose que parce que dans l'esprit de beaucoup, la théorie psychanalytique ne serait qu'un bricolage bancal qui permettrait de dire une chose et son contraire sans que cela ne pose le moindre problème. Il faut savoir que ce n'est pas vrai et qu'à bien des égards, la démarche de *Freud* est exemplaire. Beaucoup ne voient en lui qu'un bavard, un "lettreux", ce qui est une contre-vérité car sa formation scientifique était extrêmement solide, de l'ordre de ce qui se faisait de mieux à l'époque.

Quand on fait référence à l'inconscient freudien, ça désigne donc quelque chose de très précis. Si on se rapporte à la première topique, l'inconscient ne peut se saisir qu'en relation avec les deux autres systèmes (*préconscient / conscient*). De la même façon, lorsqu'on parle d'inconscient, on fait nécessairement référence au processus primaire, par opposition au processus secondaire de la conscience (*la rationalité*). C'est essentiellement l'étude du rêve dont Freud dira qu'il est la voie royale qui mène à l'inconscient qui lui fournira un modèle du fonctionnement de celui-ci. Deux processus sont à l'œuvre dans l'élaboration du rêve, condensation et déplacement. Le premier terme rendant compte qu'un même élément dans un rêve peut renvoyer à plusieurs autres dans la réalité, le second qu'un élément peut prendre la place d'un autre, se substituer à lui, pour peu qu'ils soient dans un rapport de contiguïté, une caractéristique d'un objet ou d'une personne pour l'objet ou la personne elle-même par exemple.

Ces deux termes (*condensation et déplacement*) ont leur équivalent en linguistique (*métaphore et métonymie*) et c'est entre autres raisons ce qui permettra à Lacan d'avancer que l'inconscient est structuré comme un langage. Lacan, suivant en cela la démarche initiée par Lévi-Strauss et son anthropologie structurale, réinterprètera l'œuvre de Freud à la lumière de la linguistique structurale de Ferdinand de Saussure (*Cours de linguistique générale*). Celui-ci propose d'appréhender toute langue comme un système dans lequel chacun des éléments n'est définissable que par les relations d'équivalence ou d'opposition qu'il entretient avec les autres, cet ensemble de relations formant la structure. Saussure propose notamment de voir la langue comme un système de signes, le signe étant caractérisé par sa double face (*signifié/signifiant*). On représente ainsi l'algorithme saussurien :

Et la chaîne parlée :



Le signifié, c'est le concept, le signifiant l'image acoustique, image acoustique et non pas le son, parce que lorsqu'on se "*parle à soi-même*", il n'y a pas de son, néanmoins on manipule malgré tout du signifiant. Saussure met bien évidemment le signifié au-dessus de la barre, parce que l'important pour lui se situe à ce niveau et que la priorité est donnée au sens.

Lacan, lui fera passer le signifié sous la barre et posera le primat du signifiant, cette prévalence du signifiant s'illustrant au travers de la nouvelle d'Edgar Poe, «*La lettre volée*». Une lettre (*un signifiant*), dont à aucun moment de l'histoire le lecteur ne connaîtra le contenu (*le signifié*), a été volée à la reine par le ministre sous les yeux du roi qui n'a rien vu. Celle-ci veut donc à tout prix la récupérer, mais très discrètement, pour ne pas attirer l'attention du roi. Après de nombreuses tentatives infructueuses, elle finira par la retrouver grâce à Dupin, le Sherlock Poirot de Poe. Le ministre l'avait bel et bien cachée, mais là où on ne risquait pas de la trouver, c'est-à-dire bien en évidence !

Mais l'important ici est de bien voir que ce qui détermine l'histoire et qui va mettre en mouvement tous ces personnages, c'est un signifiant, pas un signifié ! C'est encore la vérité qu'on a sous les yeux et que pourtant on ne voit pas. *Lacan* ne dit évidemment pas que le registre du signifié n'a pas d'importance ni même qu'il ne s'y passe pas de choses fondamentales, ce n'est simplement pas dans ce registre que s'origine ni se cause le désir. C'est le point de vue, pris dans son sens premier, d'un psychanalyste, c'est-à-dire que c'est de là qu'il regarde son objet. Cela n'exclut nullement d'autres points de vue et d'autres objets.

### 1.2 La compulsion de répétition

C'est dans un texte de 1920 (*Au-delà du principe de plaisir*) que *Freud* introduit le concept. La psychanalyse est alors une discipline reconnue et les candidats au divan affluent du monde entier pour rencontrer le "professeur". Pourtant celui-ci ne se laisse pas porter par un optimisme béat et tente de théoriser ce que sa pratique lui enseigne. Les patients sont accrochés à leurs symptômes et quelque chose les pousse à toujours se précipiter dans les mêmes impasses. C'est pour rendre compte de cet étrange phénomène qu'il sera amené à poser un dualisme pulsionnel fondamental, *Eros* et *Thanatos*. Pulsions de vie et pulsions de mort sont étroitement entrelacées. Et c'est une vue de l'esprit que de s'imaginer que l'homme irait naturellement vers ce qui lui fait du bien car il recherche tout aussi sûrement ce qui le fait souffrir. Ce que la clinique enseignait en ce début de 20<sup>ème</sup> siècle, elle l'enseigne toujours aujourd'hui. Et peut-être que les tenants d'une psychologie par trop positive seraient bien inspirés de le prendre en compte !

Ce que *Freud* découvre, c'est que le patient est pris dans la répétition infernale du même ratage, sans même attendre de celle-ci qu'elle ne le délivre enfin de ce qui le tourmente. Le modèle de cet étrange phénomène, c'est un jeu, jeu que *Freud* appellera le jeu du fort-da et auquel il observe son petit-fils jouer. Ce dernier âgé de dix-huit mois, alors que sa mère est absente, joue à éloigner de lui une bobine en la jetant pour la faire immédiatement revenir grâce à la ficelle à laquelle elle est attachée. Quand il l'a fait disparaître il pousse le même son o-o-o tandis que son retour est salué par un da. L'hypothèse de *Freud* est que la bobine représente la mère et que l'enfant en la faisant apparaître et disparaître à volonté tente de maîtriser, à travers un système symbolique rudimentaire, l'angoisse liée aux absences de sa mère. Le "o-o-o" serait une approximation du fort allemand (loin), tandis que le "da" signifie là. Si le dispositif imaginé par l'enfant est sans effet sur la réalité, sa mère ne revient pas avec la bobine, il n'est pas sans bénéfice non plus. En effet, avec son jeu, l'enfant rentre progressivement dans le langage qui pourra ultérieurement devenir, comme chez tout être parlant normalement constitué, une médiation entre lui et le monde et une possibilité de le traiter symboliquement. Par exemple, lorsqu'on fait ses comptes, on ne manipule ni pièces d'or ni billets, mais de simples colonnes de chiffres.

Mais l'enfant poursuit aussi un autre but. En répétant à l'envi comme il le fait son jeu, il tente de banaliser ce qu'il vit comme un traumatisme, un peu comme un blessé de guerre qui ne peut s'empêcher de repasser inlassablement dans sa tête le film des circonstances de sa blessure. Et c'est cela que *Freud* va désigner par compulsion de répétition. Nous sommes tous prisonniers de ce mécanisme et c'est ce qui explique que bien souvent rien ne semble nous servir de leçon, nous nous précipitons toujours dans les mêmes impasses. Nous répétons en boucle une même situation non franchie. Nous pouvons changer le décor, les acteurs, et beaucoup de choses encore, mais la structure, elle, est invariante.



### 1.3 Le transfert

On pourra lire ça et là que ce qui différencie la psychanalyse des autres psychothérapies, c'est qu'il s'agit d'une "clinique sous transfert". En vérité, je ne suis pas certain qu'il puisse exister une quelconque forme de psychothérapie sans que le transfert n'y soit à l'œuvre d'une quelconque manière. Par contre, et c'est peut-être là que se situe la différence, il n'y est pas partout reconnu et utilisé comme il peut l'être dans une analyse.

Mais commençons par le commencement : Qu'est-ce que les psychanalystes appellent le transfert ? Et pourquoi a-t-il une telle importance ? Sa définition comme sa fonction dans la cure ont considérablement évolué au fil des années. Le mot "transfert" (*übertragung*) ne désignait au départ qu'un simple déplacement et Freud l'employait aussi bien au singulier qu'au pluriel. Puis au fur et à mesure de ses remaniements théoriques, ce "simple" déplacement est venu prendre une place centrale dans l'analyse. Essayons de comprendre pourquoi. Pour commencer à entendre quelque chose de cet étrange phénomène, ayons bien à l'esprit que lorsque un patient se confie à un analyste, il y a deux niveaux de lecture possibles. Ce que le patient raconte mais aussi comment il le raconte et à quelle place il met sans même s'en rendre compte celui à qui il croit destiné son récit. Ces deux niveaux, s'ils sont hétérogènes, ne sont cependant pas sans lien. Ainsi, l'énigme que le patient amène à déchiffrer ne se donne pas à lire sur le seul registre de son discours conscient, il y a une partie de celle-ci qui se déploie dans une autre dimension, celle de la relation à l'analyste. Ce que le patient ne peut pas dire, il le met en scène dans un premier temps, puis en jeu dans un second. De la réponse de l'analyste dépendra l'issue de ce jeu.

Mais que joue-t-il ? Son impasse ! Impasse qu'il répète inlassablement en boucle et partout où il le peut. Alors pourquoi pas là ? C'est d'ailleurs une excellente idée ! Parce que pour une fois, il se donne la possibilité de sortir du piège qu'il se tend à lui-même en choisissant un partenaire informé de la nature du jeu auquel il est en train de jouer. La question, c'est qu'est-ce qui a bien pu l'amener à venir jouer chez un psychanalyste ? Une supposition ! La supposition qu'il existe quelque part un savoir constitué et autour duquel ses symptômes comme sa souffrance sont organisés. Et ce savoir, l'analyste est supposé le posséder. C'est la clef du transfert, ce que Lacan appelait le *Sujet-supposé-Savoir* (SsS). Il est bien évident qu'au début d'une analyse, ce savoir n'existe pas, il ne se constitue qu'au fil de l'analyse et il n'émane pas de l'analyste, mais du patient. Le transfert est donc de ce point de vue une imposture et l'analyste, le partenaire consentant de ce jeu de dupes. L'extraordinaire dans cette histoire, c'est que ce qui surgira de ce dispositif fondamentalement trompeur, c'est de la vérité ! Pour peu, bien sûr que l'analyste ne se confonde pas avec celui pour qui on le prend. Partout où il y a *Sujet-supposé-Savoir*, il y a transfert !

Le transfert, on en parle beaucoup, surtout en raison de ses effets parfois spectaculaires. Et assurément, le transfert produit un attachement qui quelquefois défie la raison. Cet attachement, cet "amour de transfert" ressemble à s'y méprendre au vrai. A cette différence près, que l'analyste sait pertinemment qu'il ne lui est en fait pas adressé et il n'y répondra pas. Et le "vrai" ? Est-on aimé parce qu'on est pris pour un Autre [ce qui pourrait être une définition acceptable du transfert] ou pour encore autre chose ? Je laisse la question aux bons soins de chacun !

### Alors comment ça marche ?

C'est en fait assez simple, serait-on tenté de répondre. Quelqu'un, qu'on appellera un patient ou bien encore l'analysant, lassé de sa souffrance, ou simplement "curieux" de comprendre pourquoi il vit toujours les mêmes situations ira consulter un psychanalyste. Il ira parce qu'il pense que celui-ci sait ce que lui ignore. Il sait ce qui ne va pas avec lui, et même très certainement qui il est et sans doute bien d'autres choses encore. Le psychanalyste, s'il n'est pas encore devenu complètement fou, sait très bien que ce savoir que lui prête si complaisamment son patient, il ne le possède pas. En revanche, l'analysant lui le détient, mais à son insu, parce que son savoir est inconscient. Le psychanalyste va donc laisser le patient s'adresser à lui comme à un sachant et du même coup accoucher sans même s'en rendre compte d'un savoir sur son mal-être. Mais l'intérêt du transfert ne se limite pas à ce jeu de "qui sait quoi" ?

On l'a vu, la compulsion de répétition fera que le patient mettra en jeu sa question dans l'analyse. Question qui dans la vie de tous les jours ne peut que tourner en rond, le patient y veillant ! Dans le dispositif analytique, il se trouve confronté à quelqu'un qui est préparé à accueillir son jeu et qui tentera de le mettre en échec et du même coup lui permettra d'inventer une nouvelle réponse à sa situation bloquée. Un exemple sera plus éclairant que toutes les explications du monde. Philippe est un jeune homme tourmenté et mal dans sa peau. Il échoue tout ce qu'il entreprend, à la plus grande surprise de certains parce qu'il est sensible et intelligent, jouit d'un physique agréable et s'exprime avec clarté et courtoisie. Que croyez-vous que Philippe tentera de répéter dans le transfert ? Son échec, bien évidemment ! Il fera son possible pour amener l'analyste à lui dire que décidément, rien n'est possible avec lui, qu'il est vraiment trop nul... Et comment va-t-il s'y prendre ? Il n'a que l'embarras du choix ! Il ne viendra pas à ses séances ou se trompera de jour ou d'heure, tiendra un discours soporifique, s'emmêlera toujours les pinceaux. S'il est un peu subtil, il aura bien remarqué quelque chose qui agace son analyste, et insistera bien lourdement jusqu'à ce que l'autre, excédé le mette à la porte. Du moins, c'est ce qu'il escompte. Parce que l'analyste peut très bien éclater de rire et demander à Philippe pourquoi il fait son possible pour se faire rejeter. Une porte est ouverte et Philippe peut en franchir le seuil... ou ne pas le franchir et repartir pour un autre tour de manège. Mais admettons que Philippe saisisse la balle au bond. Il finira par dire avec beaucoup d'émotion et sans doute quelques larmes que depuis qu'il est petit, il est convaincu d'être un bon à rien, que d'ailleurs lorsqu'il était enfant ses parents lui répétaient à loisir : « *Mais qu'est-ce qu'on pourra bien faire de toi ?* » Et l'analyste de rebondir sur cette petite phrase. « *Comment ? Vos parents ne savaient pas quoi faire de vous ? Mais alors, rien n'est encore décidé ! Ils n'attendent donc rien de vous, vous êtes dans des conditions psychiques idéales pour entreprendre ce que vous voulez !* » Renversement de perspective, tout n'est peut-être pas foutu... Et l'analyste serait peut-être bien inspiré d'interrompre la séance à ce moment-ci.

Qu'a fait l'analyste ? Il a repris un signifiant (Qu'est-ce qu'on va faire de toi ?) manifestement important pour Philippe et lui a donné un autre signifié (tu es libre de choisir) que celui retenu par notre infortuné jeune homme (tu es nul).

On retrouve bien le mouvement annoncé plus haut. Le patient met en scène sa question dans le transfert puis il la joue. Mais en la jouant, il se donne la possibilité de l'infléchir, de la transformer dans l'ici et le maintenant de la séance avec quelques conséquences en dehors de celle-ci.

### 2 Le dispositif freudien en entreprise

Ce titre est un véritable abus de langage car il n'est bien entendu pas possible d'importer tel quel le dispositif freudien en entreprise. Cela n'aurait d'ailleurs absolument aucun intérêt ! On ne peut pas plus psychanalyser une entreprise que ses salariés. C'est un fantasme aussi vide de sens que dangereux. Cependant, l'inconscient ne cesse pas d'exister (avec toutes les réserves qu'on peut mettre au mot exister), sous prétexte qu'on ne saurait trop quoi en faire en entreprise. Le transfert y a les mêmes effets qu'ailleurs et la compulsion de répétition n'y est pas moins à l'œuvre. Alors, pourquoi se priver de cette approche de la transformation ?

Il existe probablement de nombreux domaines où cette pratique du signifiant produirait des effets très intéressants et sans doute serait-il vain de tenter d'en dresser une liste exhaustive. Je présenterai ici deux exemples d'une possible utilisation, ce qui n'exclut bien évidemment pas qu'il puisse en exister d'autres.

Le premier coule presque de source puisqu'il s'agit de l'accompagnement d'un décideur. Certains le désignent du nom de "*coaching*". J'ai personnellement beaucoup de mal avec ce terme et je lui préfère largement celui "*d'application de synthèse*", proposé par "*Praxis International*" et sur lesquels je reviendrai ultérieurement.

La deuxième illustration, c'est un séminaire, "*Le lac des signes*" où c'est davantage la dimension institutionnelle qui sera abordée.

#### **2.1 Application de synthèse**

Qu'on soit dirigeant ou simple névrosé (*l'un n'excluant d'ailleurs pas l'autre*), notre rapport au langage et à l'inconscient est de même nature. Et la vérité, chez l'un comme chez l'autre, s'exprime bien souvent à leur insu. C'est un effet de structure, pas une particularité psychique de l'un ou de l'autre. En fait, la question est la suivante : Que vient-on chercher dans ce travail d'accompagnement ? Car s'il existe de nombreuses manières d'accompagner un décideur, on peut néanmoins regrouper celles-ci en deux catégories bien distinctes selon que le conseiller intervienne comme expert ou non. Expert juridique par exemple où ce qui est attendu comme prestation se laisse facilement déduire de la question posée. Ce n'est pas qu'il n'y ait pas d'ambiguïté (transfert) dans la relation, mais le parti pris implicite de la collaboration est de soustraire cette dimension à toute investigation car non pertinente par rapport à la question posée. On l'aura compris, le psychanalyste n'a rien à dire dans ce registre.

En revanche, si ce n'est pas l'expert de telle ou telle question que le décideur est venu chercher, une écoute et un mode d'intervention qui prennent en compte l'équivoque de la demande sont les bienvenus. Pourquoi ? Mais très certainement parce qu'il y a fort à parier qu'une petite partie de "*fort-da*" va débiter ! Et que la question de départ, celle qui va **motiver** le travail d'accompagnement, n'est que la porte d'entrée à d'autres plus pressantes. Bref, il y a une analogie avec le travail analytique qui vise à ouvrir plus qu'à circonscrire. Et si une psychanalyse est un chemin qui part du symptôme pour aller vers la découverte du fantasme, une application de synthèse pourrait être celui qui va de la **motivation** vers le **désir**. Cette dernière image méritant d'être dépliée.

Un petit détour par la confiance, celle que le décideur s'accorde ou non est pour cela nécessaire. Ce n'est pas un point de détail et je n'ai personnellement jamais rencontré de décideur (*je veux dire qui ait pris des décisions qui comptent*) qui ne soit habitué d'une conviction intérieure. Toute la question est celle de l'importance qu'on donne à cette petite voix du dedans. Quel sens lui donner ? Faut-il la réfréner et lui substituer une analyse rationnelle, se doter de nombreux outils de contrôle et prendre des décisions "*objectivement payantes*" ? Ou alors faut-il apprendre à l'entendre, à la déchiffrer ? S'il prend cette voie, le décideur a alors deux options. Ou il rentre en religion et il n'a que l'embaras du choix, de nombreux catéchismes sont déjà en vente libre qui lui révéleront le sens de ses prémonitions. Ou... il les met au travail de l'interprétation. Et je m'empresse d'ajouter qu'une interprétation n'a pas pour vocation de dire le vrai sur le vrai. Elle a même pour fonction d'empêcher qu'une telle chose puisse se produire. Elle crée du manque et s'oppose formellement à l'explication, qui elle fonctionne sur du plein. Qu'on m'entende bien ! Je ne suis un adversaire ni de l'explication (*je tente bien ici de m'expliquer*) ni de la rationalité (*mon propos baigne dedans*), je pense simplement qu'elles sont à elles seules insuffisantes pour "*faire avec*" toute la complexité du réel.

Le conseiller de synthèse interprète donc. J'ai dit ce qu'une interprétation n'était pas mais je n'ai pas dit ce qu'elle était. C'est en fait très difficile à "*expliquer*" et encore plus à "*comprendre*" mais paradoxalement moins à pratiquer. Interpréter, c'est restituer de l'équivoque perdue. Interpréter, c'est mettre en lien différents niveaux de réalité. Interpréter, c'est surprendre l'autre, l'amener à réfléchir là où il craint d'aller, l'aider à voir ce qui se voit comme le nez au milieu de la figure. Mais qui voit son propre nez ? Enfin interpréter, c'est un travail sur le signifiant. Ses effets dans le champ du signifié ne sont qu'indirects même si ce sont ceux-ci qui sont visés. Un exemple amusant : Jacques est très angoissé et se plaint de constrictions. Ça me serre dira-t-il. Oui, à quoi ? lui répondra l'interprétant. Ce dernier détourne le propos de son interlocuteur, mais ce faisant, il lui permet de comprendre qu'il tire peut-être un bénéfice de la situation qu'il décrit. Mais il le lui dit de telle manière que l'autre ne se lancera pas dans une interminable justification, indigné de se faire soupçonner de simuler, de ne pas réellement souffrir.

Mais revenons à notre décideur "*inspiré*". On pourra à juste raison me rétorquer que c'est là un pari bien audacieux que de miser sur le désir du décideur, parce que c'est de la situation qu'il faudrait partir. Si l'on prend par exemple le dirigeant d'une entreprise, c'est le marché, et la place de cette entreprise sur le marché qui devrait guider les décisions et non pas le désir du décideur. Oui, sûrement, sauf que ce n'est pas très réaliste d'envisager les choses ainsi. Quiconque a déjà approché une entreprise sait parfaitement que la personnalité de ses dirigeants est déterminante pour son fonctionnement. Et ceux-ci peuvent toujours essayer de se former, d'acquérir de nouvelles compétences, de corriger leurs travers ou de perfectionner leurs talents, s'ils ne sont pas connectés avec leur désir, ils s'épuiseront à ramer contre le courant. Mais que veut dire être connecté à son désir ? La première chose à rappeler à propos de celui-ci, c'est qu'il fonctionne sur le manque. On ne peut désirer que ce qui nous manque ! Eveiller quelqu'un à son désir, c'est avant tout le confronter à un manque radical. Permettre au désir de circuler, c'est le mettre à l'abri de la duperie d'un objet censé le combler. De ce point de vue la société de consommation secrète sa propre fin par le gavage irraisonné qu'elle propose. C'est un étouffe-désir. Et aussi paradoxal que cela puisse paraître, motiver quelqu'un est le meilleur moyen de le stériliser. Parce qu'aujourd'hui motiver veut dire agiter devant quelqu'un le hochet dans lequel son désir viendra se faire piéger (*primes diverses et variées, voiture de fonction...*)

Miser sur le désir du dirigeant est en fait un pari beaucoup moins risqué qu'il n'y paraît de prime abord. Pour les raisons évoquées plus haut. Oui, mais si on a misé sur le mauvais cheval ? Et bien le cheval n'est pas un âne, et s'il découvre durant son application de synthèse que son désir n'est pas engagé dans cette voie, il saura en tirer les conclusions qui s'imposent. Il le fera d'autant plus facilement qu'il saura pourquoi il le fait et qu'il aura quand même une idée d'où son désir le mène et il ira sans amertume ni regret.

### 2.2 Le lac des signes

Plus haut, parlant du lac des signes, j'ai avancé qu'il s'agissait d'un séminaire et que celui-ci s'attachait à la dimension institutionnelle d'une organisation (*par opposition à sa composante fonctionnelle*). Gardons bien présent à l'esprit que l'étymologie du mot séminaire renvoie à l'idée d'inséminer, cela donne une indication quant au travail qui peut y être mené. Pas de séminaire qui n'ait un objectif fondamental. Ici ce dernier était le suivant : Initier à la transformation d'un système par l'interprétation de ses jeux de langage. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire se sont demandé de nombreux participants au commencement du séminaire. Au terme de celui-ci, tous avaient compris. Qu'ont-ils donc compris ?

Il y a trois concepts clefs dans l'énoncé de cet objectif, système, interprétation et jeux de langage. Que veut dire "interpréter" un "jeu de langage" et quelle incidence cela a-t-il sur le système ?

Le lac des signes est un séminaire qui établit de fait un lien entre le système formé par les participants et un système de signes auquel on demande aux participants de s'identifier. C'est la mise en relation de ces deux systèmes qui est le véritable terrain d'exploration du séminaire.

Trente participants sont divisés en cinq groupes (*sous-systèmes*). Chaque sous-système est identifié à une étoile composant la constellation du cygne. Les caractéristiques majeures de ces cinq étoiles sont connues des participants et ils ont pour tâche de comprendre le sous-système qu'ils forment à partir de celles-ci. Au départ, les liens qu'ils font sont nécessairement arbitraires mais avec le temps, chaque sous-système s'approprie son étoile et se pense au travers de cette métaphore. Mais ils doivent aussi penser les relations entre les sous-systèmes au travers de la constellation (*les cinq étoiles*).

Il est impossible de restituer toute la richesse d'une telle expérience en quelques lignes, mais que s'est-il passé ? Dans un premier temps les participants ont tenté de reconstituer la constellation. Celle-ci représentant un cygne, ils se sont identifiés à des parties de l'animal (*ailles, tête, queue, thorax*) et tenté de faire vivre le cygne et même de le faire voler (*si, si !*). Puis, comprenant mieux la problématique, il a fini par leur venir à l'esprit qu'ils étaient victimes d'un jeu de langage, celui qui consistait à prendre le mot pour la chose. Ils ont donc pris la décision de tuer le cygne pour se libérer de sa "corporéité" et accéder au symbole. Décision très difficile à prendre car l'identification était bien réelle. Mais ils l'ont fait. Le séminaire s'est achevé dans une explosion de créativité assez inouïe et le système formé par les participants s'est mis à se transformer à toute vitesse au fur et à mesure des interprétations qu'il donnait des différents jeux de langage qui s'y jouaient. Ils avaient compris le principe et s'amusaient comme des fous avec. Qu'ont-ils donc compris ?

Et bien que toute institution fonctionne comme le séminaire. Il y a toujours un système de signes qui encadre l'institution et qui détermine implicitement sa vie. En temps ordinaire, on ne s'en aperçoit que très rarement parce qu'on a toujours autre chose à faire. Ici, leur tâche était de se regarder fonctionner, puis d'émettre des interprétations sur ce fonctionnement à partir des déclarations des uns et des autres. Car un système donne toujours des signes de son état à travers la parole de ses membres. Certaines paroles sont remarquables et méritent d'être interprétées car elles disent de manière voilée quelque chose de ce que le système est en train de traverser. Et si l'interprétation fait mouche, le système se transforme, pas nécessairement de la manière qu'on aurait souhaité au départ, mais il le fait à son rythme et dans son champ de possibles. On ne peut pas faire planer une enclume ! La transformer « en plume » prendra sans doute un certain temps.

Ils ont aussi découvert quelque chose de très précieux. Un système peut entraîner ses membres dans la folie la plus totale sans que personne à l'intérieur du système ne s'en rende compte ( *par exemple se confondre avec un cygne et tenter de le faire voler* ) parce que le délire est homogène avec ce que le système secrète et qu'il faut une oreille extérieure pour vous révéler qu'il tourne tout seul en rond dans sa fiction élevée au rang de vérité. C'est une expérience très déroutante à vivre et qui fait penser de manière différente son propre rapport à son environnement. Je précise que cette folie passagère ( *et encadrée* ) ne reposait nullement sur de quelconques prédispositions psychiques des participants à devenir fou. Non, pas du tout, les participants étaient tous des gens parfaitement rationnels et équilibrés, d'un niveau intellectuel qu'on qualifierait d'élevé.

### 3 Conseiller de synthèse

#### **3.1 La rencontre manquée**

C'est en 1947 que le docteur *André Gros*, médecin du travail et proche de *Gaston Berger* a fondé la SICS ( *Société Internationale des Conseillers de Synthèse* ). La SICS est aujourd'hui dirigée par *Armand Braun* qui se revendique comme le seul conseiller de synthèse en activité ( *Mémoire de la prospective, entretien avec Armand Braun, août 2004* ).

*Le métier de conseiller de synthèse est parfois présenté comme un coaching prospectif et stratégique du dirigeant. Le conseiller de synthèse est en effet pour le chef d'entreprise l'interlocuteur extérieur, solidaire mais indépendant, qui peut par la maïeutique l'aider à devenir un philosophe en action comme l'y invitait Gaston Berger.\**

\*À la rubrique "conseiller de synthèse" du site de la SICS.

À l'origine donc, les métiers de conseiller de synthèse et de prospectiviste étaient très proches. Mais dans les années 80, au sein même de la SICS, un nouveau courant, porté par *David Gutmann* élargira cette fonction et s'intéressera à ce qui se passe dans la relation entre le dirigeant d'une part et le conseiller d'autre part. Ce regard nouveau porté sur la relation fera du même coup apparaître de nouvelles questions et transformera le métier en profondeur. Sans vouloir rentrer dans ce qui est l'histoire de la SICS et qui lui appartient ni chercher à donner raison à l'un plutôt qu'à l'autre, l'opposition entre *Armand Braun* et *David Gutmann* a amené à une scission, ce dernier quittant la SICS avec *Jacqueline Ternier-David* pour fonder *Praxis International*. La traduction anglaise de "conseillers de synthèse" par *Praxis International* porte la marque de l'inflexion donnée, "advisers in leadership".

On le comprendra facilement, il s'agit bien de deux métiers différents. *David Gutmann* a ouvert sa pratique à l'inconscient tandis qu'*Armand Braun* voit en la prise en compte des effets de celui-ci la mort du métier de conseiller de synthèse, tel qu'il lui a été transmis par le docteur *Gros*. Et il n'a peut-être pas tout à fait tort ! Parce qu'intégrer dans sa pratique des effets aussi cisailants que ceux de l'inconscient change complètement la donne et la manière d'y répondre. À moins que...

Ce n'est pas la première fois que la psychanalyse rentre dans un choc frontal avec une autre discipline. Ça s'est déjà vu avec la philosophie. Avec cette dernière, le point d'achoppement est évidemment ce qu'il faut entendre par conscience. Ici, et bien qu'on soit plus dans le registre du métier que celui de la discipline, ce qui pose problème, c'est ce qu'on fait du Sujet-supposé-Savoir. Le risque c'est bien sûr pour le conseiller de s'identifier au sachant avec des conséquences désastreuses pour sa santé psychique, et pour son partenaire de s'aliéner à une incarnation du savoir qui produira dépendance et inhibition.

Et c'est bien ce qu'avait compris *David Gutmann* en rompant avec la pratique transmise. La réflexion et la praxis se sont étendues à la transformation de l'institution dans sa totalité et non plus à ses seuls dirigeants. Ont donc été intégrés les travaux de la systémique et le métier est devenu une pure approche de la transformation. Je n'en déplierai pas ici tous les aspects car ce qui m'intéressait ici c'était de montrer comment un métier s'est construit presque en opposition à un autre et comment cet autre s'est recentré sur sa pratique originelle, mettant de côté tout ce que la confrontation avait permis d'entrevoir. En ce sens il s'agit bien d'une rencontre manquée.

### 3.2 Un autre nouage

Quel aurait pu être cet autre nouage ? J'évoquais dans l'introduction cette fameuse coupure *signifiant/signifié* auquel convoque le dispositif analytique. Je l'ai dit, tenté de le faire saisir, la pratique analytique est une pratique du signifiant. C'est ce qui en fait toute sa richesse, mais aussi ce qui en pose les limites. La psychanalyse n'a pas vocation à dire la messe. Elle n'a rien à offrir en termes de messages. Elle est un dispositif dans lequel chacun trouvera sa vérité, s'y confrontera et prendra les décisions qu'il juge bon de prendre. Mais jamais le psychanalyste ne décidera à la place de son analysant.

La psychanalyse est un transformateur extrêmement puissant, mais avec lequel on ne peut pas tricher. Elle ne rend ni beau ni intelligent, elle confronte le sujet à sa vérité et lui ménage un accès à son désir. Elle libère des forces piégées dans des symptômes, révèle des ressources cachées et réconcilie le sujet avec sa trajectoire de vie, mais jamais elle ne pourra dire où il doit aller et ce qu'il doit faire. Ce qu'elle fait avec un sujet, elle peut le faire avec une institution. Mais si elle peut encadrer, accompagner une transformation, elle n'a aucune légitimité à donner la direction. Ça, c'est le travail du prospectiviste.

Vous me voyez venir et devinez sans doute la complémentarité évoquée. Si une entreprise s'engage dans une transformation, il est souhaitable pour elle qu'elle ait cette vision de l'avenir et de la place qu'elle pourra prendre dans un contexte qu'il va falloir anticiper. La psychanalyse ne peut donc être qu'un appui à la prospective. Elle n'a aucun intérêt à se substituer à elle.

## PROSPECTIVE & PSYCHANALYSE suite

En revanche, elle peut aider l'institution à se transformer en l'accompagnant dans ce chemin où tant de choses devront être remises en cause. L'ensemble des membres de l'entreprise devra repenser son rapport aux autres et au monde, bref, il devra transformer son système de représentations. Et certainement pas en imposant comme une vérité révélée ce que les prospectivistes auront imaginé comme trajectoire possible et souhaitable. Et très probablement ceux-ci seront amenés à revoir leur copie en prenant en compte ce que le travail d'accompagnement aura révélé comme résistances ou plus simplement comme impossible à traverser.

En introduction, j'ai avancé que mon propos était condensé dans la page de garde. Chacun aura reconnu dans celle-ci l'algorithme saussurien et où la prospective aura pris la place du signifié et la psychanalyse celle du signifiant, parce que ce sont les places naturelles de leur exercice. **La prospective** est au-dessus de la barre, parce qu'au final c'est le projet qu'elle aura contribué à dessiner qui est la chose la plus importante.

La psychanalyse se situe en dessous parce que son rôle est alors de soutenir le projet en accompagnant la transformation.

Enfin, la barre est rougie, parce que la zone de contact est "*chaude*", c'est une zone de frictions. Elle est en prise directe avec la réalité de la transformation. C'est la ligne de rencontre entre le rationnellement souhaitable et l'humainement possible.

**Pascal COPPEAUX**  
**Décembre 2007**



## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

*Une nuit d'Octobre, Tyler Dupree, douze ans, et ses deux meilleurs amis, Jason et Diane Lawton, quatorze ans, assistent à la disparition soudaine des étoiles.*

*Bientôt l'humanité s'aperçoit que la Terre est entourée d'une barrière à l'extérieur de laquelle le temps s'écoule des millions de fois plus vite.*

*La Lune a disparu, le soleil est un simulacre, les satellites artificiels sont retombés sur Terre. Mais le plus grave, c'est qu'à la vitesse à laquelle vieillit désormais le véritable soleil, l'humanité n'a plus que quelques décennies à vivre...*

*Qui a emprisonné la Terre derrière le Bouclier d'Octobre ?*

*Et s'il s'agit d'extra-terrestres, pourquoi ont-ils agi ainsi ?*

**Robert Charles WILSON**

**SPIN**

**Denoël – 2007 – 550 pages**

Les lecteurs de la revue *futurWest* ne seront pas surpris de trouver ici une note de lecture portant sur un ouvrage de science – fiction. D'autres critiques sont déjà parues antérieurement, chaque fois que le thème traité laissait place à des interrogations scientifiques, voire métaphysiques.

Ainsi donc la Terre se retrouve isolée du reste de l'Univers via la barrière du Spin. Mais « *qui* » est l'auteur de ce fait ? Ou plus exactement « *qui sont* » les auteurs ? Tout au long de l'ouvrage de RCW, cette question taraude les chercheurs tandis que le monde terrestre livré à des peurs ancestrales se réfugie soit dans des manifestations religieuses de plus en plus débridées et irrationnelles, soit dans des actions de suicides individuels ou collectifs via une reformulation des violences.

Et puis un jour, on s'aperçoit que la barrière Spin laisserait passer de quoi aller terraformer Mars et donc se préparer un exil hypothétique. « *Hypothétiques* », c'est d'ailleurs le nom que les Terriens ont fini par donner à « ceux » qui les ont encapsuler. Faute de meilleure compréhension dans l'immédiat, évidemment. Mais plus tard, grâce à Jason ...

Et au gré des pages vous ferez connaissance avec *Wun Ngo Wen*, le martien féru de biotechnologies encore inconnues sur Terre. Tout ce qu'on peut dire de lui sans déflorer la trame fondamentale de SPIN, c'est qu'il n'a pas la peau verte et n'a pas d'antennes !

Il fine, pour qui a déjà consommé moult lectures de livres de Science – Fiction, la grande qualité de celui de *Robert Charles Wilson* réside dans ce propos « *Comment avec tout ce qui a déjà été écrit arriver à renouveler le genre ?* » Pari réussi et qui plus est en articulant le côté futuriste des technologies avec les préoccupations de l'esprit humain et ses circonvolutions métaphysiques.

A classer parmi les ouvrages majeurs de SF de ces trente dernières années.

## DU COTE DES FUTURS POSSIBLES

### suite

*Attentas, trafics illégaux, émeutes urbaines E la société européenne paraît assiégée par les menaces. Une partie des Européens a peur et se sent vulnérable. Ce sentiment est renforcé par l'élargissement de l'Union Européenne, parfois présenté comme la porte ouverte aux mafias d'Europe de l'Est et au terrorisme. De fait, l'Europe n'est plus perçue comme un véhicule de paix mais bien comme un espace d'insécurité. En réaction, de nombreux Européens se sont radicalisés. Le non au référendum sur le Traité Constitutionnel en France et aux Pays-Bas en 2005, les votes d'extrême droite et des crimes racistes sont les stigmates d'un « malaise européen ».*

*Un bilan objectif des problèmes de sécurité en Europe s'impose. Quelle est la probabilité d'être tué, agressé, volé, victime d'actes terroristes ? Est-on plus en sécurité chez soi que dans la rue ? Qui sont les délinquants ? Les Européens sont-ils plus menacés ou se sentent-ils plus menacés ? Quelle exploitation est faite de ce sentiment d'insécurité ? Les nouvelles frontières de l'U.E. favorisent-elles la criminalité ? Quels sont, en plus de la police, les nouveaux intervenants de la sécurité E et combien coûtent-ils ? Est-il plus efficace de prévenir ou de punir la délinquance ? Le prix à payer pour être en sécurité est-il obligatoirement une limitation des libertés ?*

**Olivier HASSID**

### ***La société vulnérable / Criminalité, Terrorisme & Insécurité en Europe Le Félin – 2006 – 120 Pages***

D'après l'auteur, la situation en matière de délinquance s'est considérablement dégradée au cours du 20e siècle, notamment depuis les années 1950. Les transformations de nos sociétés en sont pour une bonne part responsables. La société de consommation qui est également une société en réseaux favorise les tentations, les occasions et les opportunités. Jusqu'au début du 20e siècle, l'individu appartenait à une communauté qui le protégeait. Il quittait rarement le territoire où il vivait. La société était encore rurale. L'urbanisation, le développement des flux de biens et de personnes, la globalisation, fragilisent l'individu. Il passe de territoire en territoire sans connaître personne. L'anthropologue *Marc Augé* parle de « *non-lieux* » pour désigner ces territoires indéterminés, tels que les aéroports, les grandes surfaces, les gares, où l'individu n'a pas l'assurance d'être aidé s'il rencontre un problème.

Néanmoins, la situation semble s'améliorer depuis la seconde moitié des années 1990, du moins en Europe Occidentale. Des processus d'adaptation sont à l'œuvre. Les chances (sic) d'être attaqué, tué, restent rares. Les sociétés européennes sont donc plus soumises à une insécurité « *sourde* » qu'à une insécurité brutale.

*O. Hassid* s'appuie sur un corpus de statistiques. Il montre ainsi qu'en Europe, la violence domestique est la principale cause de mortalité et d'invalidité des femmes de seize à quarante cinq ans, avant le cancer et les accidents de la route.

Dans le même ordre d'idée, en France, 5% des jeunes commettent plus de la moitié des délits et, plus les délits sont graves, plus c'est cette minorité de jeunes qui risque d'avoir commis le délit. Concernant les crimes de sang, deux fois sur trois ils sont commis par un proche de la victime.

Du côté de la délinquance en col blanc, aux USA, les pertes occasionnées annuellement par la fraude fiscale oscillent entre 25 et 40 G\$, alors que celles découlant des ventes illicites de drogues et de produits pharmaceutiques atteignent 0,5 G\$ ! En France, le montant des pertes liées à la fraude fiscale sont estimées à plus de 7G€.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

Par ailleurs, la criminalité organisée prospère dans ce que des auteurs appellent les « zones grises » : là où des Etats n'ont que peu de légitimité (*Birmanie, Zaïre...*), où la police a peu d'emprise sur le contexte local (*Corse, banlieues sensibles...*).

Quand au terrorisme, c'est le mode de recrutement qui est déterminant. Les organisations procèdent à une forme de lavage de cerveau qui permettra de contrôler la volonté des individus, de métamorphose des étudiants et autres jeunes des classes moyennes intellectuelles en machine à tuer fanatisées prêtes à disposer de leur corps pour en faire une arme létale précipitant dans la mort avec soi un maximum de victimes soudainement prises en otage, et, très souvent, quelle que soit l'origine des victimes.

Aujourd'hui, l'individu est confronté à une diversité inédite de territoires : l'Internet, les mass private properties, les pays étrangers. Les frontières ente le réel et le virtuel disparaissent progressivement ; de même les frontières nationales sont moins contraignantes, les flux transnationaux de biens et de personnes s'accroissant année après année. Dans ces conditions, les menaces paraissent de plus en plus nombreuses. Les questions liées aux menaces de cybercriminalité ou d'enlèvement d'expatriés sont récentes. Pour autant, sans nier ces nouvelles menaces, celles qui concernent les individus sont principalement celles du quotidien, celles qui peuvent avoir lieu dans les habitations, les espaces résidentiels ou au travail.

Concernant l'organisation de la sécurité en Europe, comme partout ailleurs dans le monde, O.H. remarque qu'elle est de plus en plus complexe.

Si l'Etat joue encore un rôle en la matière, en tendance, celui-ci doit accepter – et parfois favorise – le développement de nouveaux opérateurs aux compétences croissantes. Qu'il s'agisse du marché de la sécurité, de forces européennes ou locales, ces acteurs ont depuis vingt ans vu leur rôle et leurs missions s'accroître. Il n'est pas improbable que, dans un futur proche, chacun des acteurs ait des fonctions similaires à celles de la police d'Etat, notamment en matière d'arrestation.

Pour ce qui est du diptyque prévention / répression, force est de constater que depuis cinquante ans, le seul Etat qui ait vu baisser sa population carcérale est la Finlande. Autrement dit, la répression est plus recherchée que la prévention pour traiter la question de la délinquance, l'emprisonnement est la règle. Et comme dans la foulée, les processus de réintégration dans la société des prisonniers sont quasiment inexistantes, la résultante constatée est un taux de récidive excessif. Pour *Olivier Hassid*, les sociétés européennes ne pourront plus différer longtemps une réflexion de fond sur ce point.

Quant à la question du couple *Sécurités & Libertés / Libertés & Sécurités* [\*], l'auteur en appelle à *Benjamin Franklin* qui déclarait en 1755 : « *Ceux qui renonceraient à une liberté essentielle pour obtenir un peu de sécurité temporaire ne méritent ni liberté ni sécurité.* »

Tiendrait-il le même discours de nos jours ?

[\*] = Thème de recherche interne que le Groupe FUTUROUEST a lancé au printemps 2007.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

*La France ne serait-elle plus seulement une terre d'immigration ? Elle devient, et pour la première fois de son histoire, un pays d'émigration.*

*La dénatalité menacerait-elle toujours notre système de retraites ? La France renouvelle, au rebours de ses partenaires européens, ses générations.*

*Le vieillissement de la population serait-il encore à redouter ? Quand l'espérance de vie en bonne santé ne cesse de croître, les personnes âgées mènent toujours plus longtemps une vie autonome.*

*Le « désert français » ne serait-il pas une image dépassée ? Nos campagnes se peuplent aujourd'hui plus vite que les villes.*

*Quatre faits occultés, quatre mystères. L'auteur s'emploie, avec rigueur et humour, à dessiner le tableau de la population française en réfutant les lieux communs des prophètes du déclin.*

**Hervé LE BRAS**

**Les quatre mystères de la population française**

**Odile Jacob – 2007 – 305 pages**

*Hervé Le Bras s'attache donc à remettre les pendules à l'heure. Les amateurs de courbes, de graphiques, de cartes ... seront ravis, son ouvrage est très documenté. Les amateurs de grand air aussi, tant l'auteur nous amène vers des rivages où soufflent un air vif de renouveau conceptuel et opérationnel de la démographie, loin des idéologies polluantes et obsolètes.*

**La France terre d'émigration ?**

La question méritait d'être posée. Entre 1993 et 2002, l'augmentation en volume du nombre de Français résidents dans un autre Etat de l'UE est de 40 %. Si la même augmentation vaut pour les autres Etats étrangers, notamment ceux des Amériques, le nombre de Français établis à l'étranger aurait cru de 520 000 personnes sur la même période. Ce chiffre n'est pas anodin, il représente les « omissions » du RGP99. Il semble que l'idée d'une émigration française n'ait pas été prise en compte par l'INSEE, n'ait pas été pensable. Il y a donc bien eu une fabrication de la population française, fabrication au nom d'une idée préconçue de son comportement migratoire.

Sur la révolution de la longévité – expression plus conforme que celle de « vieillissement » dont les médias se sont emparés dans leur course à la peur -, l'auteur fait remarquer qu'au début du 20e siècle, on qualifiait de « vieillard » une personne âgée de plus de cinquante ans. En 1945, nombre d'auteurs utilisaient la barre des soixante ans pour qualifier une vieille personne. En 1978, on atteint les 65 ans, et maintenant [voir étude Servier notamment sur un échantillon de quatre mille Français], la perception de la vieillesse est amenée à l'âge – pivot de 75 ans.

Sur le fait que les « vieux » seraient responsables de l'accroissement excessif des dépenses de santé, Hervé Le Bras nous invite à relativiser les choses. Il montre, en utilisant les chiffres des organismes officiels, que l'impact du vieillissement représente 0,3 point des 5 points de l'augmentation annuelle des dépenses de santé. Les 4,7 points restants doivent donc être imputés à d'autres causes, soit presque 95 % du total de l'accroissement annuel.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

Par ailleurs, HLB met le doigt ou cela fait mal : le vieillissement excessif de la formation reçue (*initialement*) n'est pas seulement un handicap vu du côté patronal, il pourrit la vie de l'employé asservi à des tâches répétitives dont il sait qu'elles sont de moins en moins en phase avec le mode de la technique et des relations humaines dans lequel il vit au présent. Il en vient à souhaiter lui-même son rapide départ en retraite comme le montrent les enquêtes d'opinion et les mouvements de contestation ou les grèves quand on cherche à toucher à l'âge du départ en retraite. Finalement, le nœud du problème des retraites ne se situe pas du côté des personnes âgées, mais à l'autre extrémité de la vie, dans la réforme du système de formation et son extension à tous les âges.

Un peu plus loin, HLB s'attaque à l'imposture de l'Indice Conjonctuel de Fécondité et essaye de comprendre comment – par pure idéologie nataliste – la France s'est embourbée dans des contradictions sans fin conduisant à vouloir piloter la démographie avec de faux indicateurs. Le constat est simple : depuis plus de vingt ans, la population française (*hors flux migratoires*) augmente de 200 à 250 000 personnes chaque année. Or, dans le même temps :

- l'Indice Conjonctuel de Fécondité a toujours été inférieur à deux enfants par femme, donc inférieur au seuil de remplacement des générations ;
- le remplacement des générations a toujours été assuré ;
- la fécondité des générations a toujours été supérieure à une fille par mère, soit 2,05 enfants par femme en moyenne.

Voilà de quoi rendre perplexe un Ministre de la Famille : doit-il encourager la natalité ou, au contraire s'inquiéter d'un possible manque de places en crèche et en écoles maternelles ?

En trois sous-chapitres dénommés successivement « *L'invention de l'indice conjonctuel* », « *Indice conjonctuel et remplacement des générations* », « *Les avatars de l'indice conjonctuel de fécondité* », HLB rétablit la fonction première – et infalsifiable – de l'Indice de Descendance Finale.

Sur la place des femmes dans la société et dans la sphère productive, on apprend aussi que les « *natalistes* » n'ont rien compris. En Europe de l'Ouest, l'intensité de l'activité féminine et la fécondité varient de pair : là où les femmes sont présentes à plus de 75 % sur le marché du travail (*Angleterre, France, États nordiques*), la fécondité est la plus élevée ; là où elles sont présentes à moins de 70 %, la fécondité est la plus faible (*États méditerranéens*) ; les États de Centre – Europe se situent à mi-chemin.

*On notera cependant que les « natalistes » français qui réclament des moyens financiers et matériels pour que les femmes concilient activité professionnelle et maternité feraient bien d'éclaircir le point suivant : pourquoi, dans les États du Conseil Nordique qui ont réalisé de longue date cet équilibre, le tendancier depuis trente ans est de deux enfants pour 85 % des ménages (courbe de Gauss) ?*

Sur la fin du « *désert français* », l'auteur revisite les étapes suivies par d'autres États européens quant aux migrations des campagnes vers les villes, l'industrialisation et l'urbanisation. Il montre que le décalage français – migration campagne => villes, plus tardif qu'ailleurs – se constate encore de nos jours. L'examen des quatre étapes historiques d'un peuplement aurait permis d'anticiper sur le retournement français actuel, celui qu'a atteint l'Allemagne (*de l'Ouest*) dans les années 1950. L'urbanisation de la France ayant été décalée, il n'est pas surprenant qu'elle se trouve aussi en retard au moment où la population s'étale sur l'ensemble du territoire accessible. De même, l'Angleterre, précurseur de l'urbanisation, puis de l'étalement, semble l'être aussi pour la baisse de population dans ses grands centres urbains à laquelle nous serions peut-être prudents de nous attendre, au lieu de nous émerveiller sur la résistance des villes-centres et de leurs périphéries. La croyance en des spécificités culturelles intangibles françaises masque d'autres futuribles.

Un ouvrage majeur d'*Hervé Le Bras*, à déguster sans modération.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

*Le néolibéralisme entend triompher partout dans le monde comme la norme unique d'existence des êtres et des biens.*

*Il n'est pourtant que la pointe émergée d'une conception anthropologique globale qu'au fil des siècles l'Occident a élaborée. Celle-ci pose que l'univers social est régi par la préférence que chacun s'accorde à lui-même, par l'intérêt qui l'anime à entretenir les relations avec autrui, voire l'utilité qu'il représente pour tous. La définition de l'Homme comme « machine à calculer » s'étend bien au-delà de la sphère étroite de l'économie, elle fonde une conception complète, cohérente, de l'Homme intéressé, ambitionnant même un temps de régir jusqu'aux formes correctes de la pensée, à l'expression du juste langage, à l'épanouissement droit des corps.*

*Cette anthropologie utilitariste, fondement spécifique de la morale et de la politique en Occident, fait retour avec le néolibéralisme contemporain sous des formes nouvelles.*

**Christian LAVAL**

***L'Homme économique – Essai sur les racines du néolibéralisme***  
**Gallimard – 2007 – 400 Pages**

Les sociétés occidentales offrent au monde un visage original et, par de nombreux aspects, pathétique. Mais elles ne le savent pas. Ces sociétés, si l'on en croit du moins ceux qui en sont les porte-voix légitimes, tendent à se confondre avec une vaste et intense machine productrice de biens, de services, d'idées, de sentiments, d'affects et de désirs. Et certains de leurs représentants et intellectuels parmi les plus éminents semblent même tenir que les sociétés du reste du monde n'aspirent qu'à leur ressembler. De ce point de vue, l'Occident va au devant de nouveaux déboires.

La nouvelle humanité économique se distingue par sa morale particulière. La grande nouveauté à cet égard n'est pas la révélation de l'égoïsme humain et son caractère condamnable, c'est bien plutôt que la préférence que chacun a pour lui-même soit affirmée (self-preference) comme une donnée irrépessible de l'humanité, et qu'elle soit présentée comme la seule base des rapports moraux et politiques que les Hommes entretiennent entre eux.

La notion d'intérêt apparaît comme la notion clé de la rationalisation des différents domaines de la vie politique, sociale et économique. Il ne faut pas regarder la formule comme la seule traduction d'un pur égoïsme ou comme l'expression d'une volonté d'acquisition insatiable des biens mais plutôt comme le levier principal de la transformation des fondements politiques et moraux de la société.

Christian Laval développe par ailleurs l'évolution substantielle qui a conduit à remplacer une détermination supranaturelle (*Dieu et consorts*) dans l'organisation de l'utilitas publica par une définition de sa substance plus « mondaine », plus rationnelle.

On peut gouverner l'Homme par l'intérêt. C'est même par cela seul qu'on peut le gouverner, qu'on peut l'attacher authentiquement au gouvernement comme à la source de sa satisfaction. L'intérêt est un moyen de gouvernement des hommes considérés comme des individus capables de se contrôler. L'art politique met en œuvre un utilitarisme pratique dans lequel l'individu est valorisé comme le contributeur parcellaire d'une puissance globale de l'Etat. Le glissement s'opère dans le champ de la normativité : elle exige moins le renoncement aux tentations et aux tendances individuelles que leur bon emploi.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

Le puritanisme fut l'un des derniers sursauts de la normativité ancienne. En situant l'exigence chrétienne à une telle hauteur il fait de la foi vécue le fruit d'un tel effort ou d'une telle exception qu'un gouffre considérable s'est creusé entre l'austérité religieuse et la pratique quotidienne. Il ne s'est jamais comblé. Il ne resta plus qu'à conclure à l'impuissance de la religion sur la conduite morale des Hommes. On fit alors des passions les ressorts de l'activité et des relations sociales les régulateurs de leur puissance ambiguë.

« Dans la science de l'économie, nous traitons des hommes non pas tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont. » Stanley Jevons

La science économique entend partir d'individus armés d'un solide sens des bénéfices et des coûts sur un marché qui coordonne leurs échanges. Ces individus posés au départ de l'analyse n'ont ni les mêmes goûts ni les mêmes ressources et, surtout, ils n'ont pas à leur disposition les biens correspondant à leurs goûts. S'appliquant efficacement à leur industrie, ils disposent d'un surplus dont ils souhaitent le transfert à d'autres qui, eux, possèdent ce dont ils manquent. Ce qui les conduit à se rencontrer et à faire autant d'échanges que nécessaire pour arriver à une situation jugée optimale. Toute l'économie dite « néoclassique » repose sur la prétention de donner un fondement mathématique solide à cette psychologie élémentaire.

Plus loin, CL explore les composantes « autodisciplinaires » de ce qu'il appelle « la société de surveillance mutuelle ». Pour lui, on aurait tort de voir dans la prédilection pour l'autodiscipline une marche inéluctable vers la conquête de la liberté individuelle, comme nous y invitent les idéologies libérales qui en ont fait l'expression de droits innés. On ne doit pas oublier que cette conception de l'autodiscipline ne va pas sans une considération extrêmement serrée des effets d'une surveillance mutuelle sur la droiture de la conduite, laquelle surveillance apparaît comme l'un des traits les plus typiques des sociétés de marché. Calculer son intérêt, c'est calculer le risque qu'il y a à transgresser la loi et à heurter l'opinion publique.

Cependant, l'édifice néolibéral a besoin d'étais de sécurité, que ce soit sur le plan social ou sur le plan économique. Pour pouvoir se projeter dans le temps, et de fait, être capable de construire un projet, il faut pouvoir anticiper. Pour anticiper, il faut être capable de prévoir dans un terme plus ou moins lointain les conséquences de l'action. Cela suppose donc d'avoir des assurances quant à la stabilité des conditions dans lesquelles se dérouleront les actions choisies. L'action individuelle – sur quel que marché que ce soit – et dans la vie sociale suppose des formes de sécurisation et de stabilisation inédites, en particulier d'ordre juridique et assurantiel.

Ce que les sociétés nordiques semblent avoir bien intériorisé. [NDC]

A la question « où en sommes-nous ? » répond la question sur la « manière de faire société » à laquelle est amenée à répondre toute collectivité humaine quand elle reprend, lors de certains moments exceptionnels, la parole sur son destin, au-delà des intérêts immédiatement perçus. Se repose alors la question éthique récurrente et décisive sur la « manière d'être Homme », au-delà de la fonction économique à laquelle il est voué...

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

*L'argent ne fait pas le bonheur ! Il n'y a rien là de nouveau. Sauf lorsque c'est un économiste britannique, conseiller de Tony Blair, qui l'affirme.*

*L'auteur analyse avec profondeur et brio le grand paradoxe des sociétés occidentales : plus riches que jamais, elles sont, selon les indicateurs les plus fiables, de moins en moins heureuses.*

*Pourquoi ? Pouvons-nous en sortir ? Individuellement ou tous ensemble ? Et quels changements devons-nous apporter dans nos vies ?*

*Sachant puiser au trésor des grandes sagesses (bouddhisme notamment), discerner les apports potentiels des recherches les plus récentes (en économie, psychologie, philosophie) et formuler des propositions audacieuses que réalistes, l'auteur est de ceux qui peuvent, par leur intelligence souriante et leur éloignement de tout sectarisme, redonner espoir à une génération.*

*Une génération qui saura exiger des politiques que le bonheur de tous soit un objectif primordial, mesuré avec autant d'attention que le PIB.*

**Sir Richard LAYARD**

**Le prix du bonheur**

**A. Colin – 2007 – 320 pages**

Sacré docteur Layard ! Avec lui, tout est simple. Il a trouvé le remède à tous les maux qui altèrent les conditions de vie de nos sociétés développées : c'est la psychologie, voire la neurobiologie !

Cependant, à côté de déclarations générales de bonnes intentions, il y a quelques points qui méritent qu'on y porte attention.

Les titres des chapitres sont révélateurs : « *Le problème* », « *Qu'est-ce que le bonheur ?* », « *Sommes-nous plus heureux ?* » ...etc...

Certaines personnes croient que les choses vont toujours en empirant. Sur les cinquante dernières années, il est facile de constater qu'elles sont loin de dire vrai, tout comme les optimistes aveugles qui proclament que tout va mieux qu'autrefois. La vie est peut être meilleure pour quelques uns, mais des données permettent de dire que la plupart des Occidentaux ne se sentent pas plus heureux aujourd'hui qu'en 1950.

Aux USA, bien que les standards de vie aient plus que doublé, la population n'est pas plus heureuse. On n'observe ni augmentation de la part de personnes se disant « *plus heureuses* », ni baisse substantielle de celles qui ne s'estiment « *pas très heureuses* ». il en va de même en Grande Bretagne et au Japon.

Le monde industrialisé est donc en proie à un paradoxe : la société distribue un revenu plus important sans que l'on y soit beaucoup plus heureux que par le passé. Dans les Pays du Tiers – Monde, en revanche, où un surcroît de revenus est réellement synonyme de bien – être supplémentaire, les niveaux de revenus restent très bas. Et la dépression, l'alcoolisme et la criminalité sont plus présents dans le monde industrialisé qu'il y a cinquante ans...

Sir RL a souvent recours dans son ouvrage à des tableaux issus d'études (*dont ne sait pas qu'elle est la garantie scientifique*). Ainsi p.67, on trouve un tableau de corrélations concernant des vrais jumeaux et des faux jumeaux tendant à montrer, par exemple, que si un individu souffre de schizophrénie, son vrai jumeau en souffre dans 48 % des cas, tandis qu'un faux jumeau n'en souffrira que dans 17 % des cas.

Mais qu'est-ce que ça veut dire, sinon génétiquement ?



## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

L'auteur s'interroge pour savoir « *qu'est-ce qui a vraiment de l'importance ?* ». Pour lui, la réponse tient en sept facteurs essentiels : les relations avec notre famille, notre situation financière, notre travail, le groupe auquel nous appartenons et nos amis, notre santé, notre liberté individuelle et nos valeurs personnelles. A l'exception de la santé et des revenus, tous dépendant de la qualité de nos relations avec autrui.

En se demandant « *qu'est-ce qui ne va pas ?* », Sir RL cite le cas de l'Etat du *Bhoutan*, petit et idyllique royaume bouddhiste niché au pied de l'Himalaya. En 1998, le roi annonçait que l'objectif de son Pays serait désormais le Bonheur National Brut (BNB) ; c'était le retour du monarque éclairé.

Las ! Une année plus tard le roi prenait une décision catastrophique : il permettait l'introduction de la télévision dans son Pays dont les habitants se passaient depuis toujours – ainsi que de la publicité. On observa très vite un fort accroissement de la délinquance, de l'usage de drogues et de l'éclatement des familles... sous l'influence de ce que les ménages découvraient sur les écrans cathodiques.

Pour notre auteur, les deux idées dominantes en Occident sont désormais celle de la sélection naturelle chère à *Charles Darwin* et celle de la « *main invisible* » d'*Adam Smith*. Beaucoup conclut de la théorie darwinienne de l'évolution qu'il faut être fondamentalement égoïste pour survivre, sans quoi vous n'avez aucune chance de vous en sortir. Et d'autre ne retiennent de *Smith* que l'idée selon laquelle si chacun se montre parfaitement égoïste, les choses s'arrangeront d'elles-mêmes pour le mieux et que des contrats librement conclus entre agents indépendants produiront le plus grand bonheur possible.

Parmi les facteurs qui nous amènent à souffrir et à être malheureux, RL distingue les phénomènes liés aux inégalités de revenus (si le revenu d'autrui augmente, le mien me satisfait moins), les externalités, les valeurs, l'aversion à la perte, l'incohérence du comportement.

L'auteur s'en prend à l'OCDE qui répète à l'envie que la mobilité des actifs est souhaitable.

Si on analysait cette question à l'aune des sept grands facteurs présentés par RL on découvrirait sans doute que le revenu évolue parallèlement à la mobilité géographique, car les actifs, généralement, connaissent une évolution vers le haut de leurs rémunérations. Mais la mobilité tend également à perturber la vie de famille et la vie associative. Elle a sans doute pour effet de favoriser le développement des maladies mentales et de réduire le niveau de confiance interpersonnelle. Les économistes ne prennent pas en considération ces facteurs parce qu'ils n'ont pas d'expertise en ce domaine ; ce qui ne les empêche nullement de prôner davantage de mobilité.

On notera pour finir que, pour *Sir Richard Layard*, la psychologie a réponse à tout. Si seulement c'était vrai ...

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

*Le nom de Marx donne aujourd'hui lieu à d'étranges renversements. Tandis que certains libéraux rendent des hommages appuyés à l'auteur du Capital, nombreux sont ceux qui à gauche ne savent que faire d'un héritage jugé encombrant. L'indifférence feinte, le dogmatisme, tout comme la volonté d'ignorer, reconduisent les errements du passé et perpétuent l'impasse actuelle.*

*Deux auteurs, M. Hardt et A. Negri ont refusé une telle attitude et ont entrepris de réviser le marxisme d'une façon créatrice et originale à travers leurs ouvrages Empire et Multitude. L'effort frappe par l'ambition de repenser le passage au Communisme à un moment où les mots de révolution ou de communisme paraissent frappés d'un discrédit irrémédiable.*

*Sauver Marx ? Restitue la cohérence théorique de ce nouveau marxisme, en remontant à ses sources et en mettant en évidence ses limites : difficulté de penser le sujet politique à l'ère de la mondialisation, reconduction de la thèse d'un « moteur de l'Histoire », conception unilatérale des mutations de l'ordre productif...*

**Pierre DARDOT, Christian LAVAL, El Mouhoub MOUHOUD**  
**Sauver MARX ? Empire, Multitude, Travail immatériel**  
**La Découverte – 2007 – 260 pages**

D'emblée, nos analystes posent la problématique : rien, absolument rien, ne permet de croire à une quelconque vertu d'autodépassement du capitalisme. Cette propriété imaginaire est le strict pendant de la croyance libérale dans les vertus d'autorégulation du marché. Elles datent toutes les deux d'une époque où l'on croyait que les lois de la nature, de l'Histoire... arrangeraient les choses d'elles-mêmes à condition que les hommes en soient avertis et n'agissent pas, ou pas trop, à leur rencontre. Nous n'avons rien à gagner à conserver une illusion qui ne trompe plus personne. Nous avons tout à gagner à nous en débarrasser, et d'abord la possibilité de tout repenser sans elle.

- 1/ La Multitude peut-elle devenir un sujet politique ?
- 2/ De la « limite » du Capital au « seuil » du Communisme
- 3/ Marchandisation de la connaissance ou main invisible du Communisme ?

C'est à travers ces trois grandes parties que se fondent les analyses des auteurs.

Comment donner une nouvelle définition à la Multitude ? « *La Multitude est faite des singularités agissant en commun* », ce que l'on doit entendre non seulement au sens où il n'y a pas de contradiction entre singularités et être-commun, mais plus encore au sens d'une coïncidence des singularités et du commun. Cette coïncidence du commun et des singularités est précisément ce qui définit le concept de Multitude. De plus, cette définition fait de l'agir en commun une propriété inhérente à l'être même de la Multitude. Par conséquent, l'agir en commun constitue la Multitude comme telle, avant qu'elle en vienne à se constituer comme sujet politique.

On retombe ainsi sur l'idée que le pouvoir constituant de la Multitude est « *enveloppé* » dans les réseaux de la production sociale, qu'une « *logique institutionnelle* » foncièrement démocratique est déjà à l'œuvre dans ces multiples réseaux et, corrélativement, que la transformation de la Multitude en sujet politique, tout comme la mise en place de la démocratie, n'est que le « *développement* » de cette logique qui est déjà au travail.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

Les auteurs analysés (*Hardt & Negri*) affirment que pour la première fois dans l'Histoire de l'humanité, la démocratie devient possible.

La démocratie absolue, ou démocratie pure a été contaminée et capturée par le modèle de la souveraineté comme on le voit chez la plupart des penseurs de Hobbes à Lénine. Or, la mondialisation, l'affaiblissement des Etats-Nations, la constitution d'un pouvoir réticulaire à l'échelle de la planète mais surtout l'hégémonie du travail immatériel dans la sphère de la production et son extension à l'ensemble des activités sociales renvoient à la préhistoire les concepts élaborés par la philosophie politique moderne. In fine, l'Empire ne peut être effectivement contesté qu'à son niveau de généralité, et en poussant les processus qu'il met en œuvre au-delà de leurs limites actuelles.

Les auteurs complètent plus loin cette approche visant à « accélérer le processus » en faisant remarquer que la société capitaliste n'a pas de forme préétablie ; elle peut emprunter les formes archaïques de la souveraineté, de la monarchie par exemple, ou « bénir les droits de l'homme » ou bien encore être soumise à la dictature la plus féroce. Seul compte l'assemblage des flux selon des fonctions dans des machines productives. Les fonctions font office de codes provisoires pour les sujets, déterminant des rapports abstraits entre individus. La société dominée par le capitalisme est entièrement et immédiatement économique en dépit des habillages moraux dont elle se pare, devenant ainsi une pure surface d'enregistrement des flux énergétiques.

Pour les auteurs, les caractéristiques du travail immatériel et intellectuel font que la lutte (contre le capitalisme) a changé de nature mais qu'elle n'est pas perdue d'avance pour autant. C'est spécialement parce qu'on a affaire à une force de travail mieux éduquée, plus intellectualisée, que l'on change de terrain et de style de lutte. Celle-ci n'est plus « politique » au sens d'une lutte pour l'appropriation du pouvoir, elle est biopolitique, c'est-à-dire communicationnelle, voire linguistique et culturelle, non par volonté de reproduire délibérément la « lutte idéologique » qu'on opposerait ainsi à la « lutte matérielle », mais du fait même des mutations du travail immatériel.

En ce qui concerne le passage de l'impérialisme au nouveau capitalisme mondial caractérisé par l'Empire, on constate que ce nouveau régime d'accumulation serait fondé sur la libération des salaires dans le cadre de la création d'un marché mondial de la main d'œuvre. Ce dernier construit d'emblée son antithèse : le désir des travailleurs d'échapper au régime disciplinaire, désir qui constitue la puissance de la multitude.

Si l'on veut bien admettre que la force libératrice du désir s'exerce toujours dans le même sens, celui d'un « progrès » auquel le capital est condamné à « réagir » en l'entérinant de façon différée, toutes les transformations à venir du capitalisme ne peuvent que rapprocher l'heure du passage au communisme et toutes doivent être également stimulées, voire accélérées.

Cet acte collectif d'institution ne se laisse déduire d'aucune loi historique, il est l'acte d'émancipation par excellence, il consiste à soustraire ce dont seule l'humanité doit disposer à la logique de l'appropriation marchande qui est elle-même une logique du développement illimité. On appellera « communisme » un tel acte d'institution des communs à l'échelle mondiale, ce qui est une manière de dire que le communisme est à réinventer.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

*Les élèves de tous les lycées d'aujourd'hui travailleront encore en 2050. Comment la globalisation et les délocalisations qu'elles entraînent influenceront-elles sur la nature des professions, sur les revenus, sur la pénibilité du travail ? Quel métier exerceront-ils ? À quels métiers faut-il les préparer ? Avec quelles technologies ? Dans quelles entreprises ? Avec quel droit du travail ? Aura-t-on plus de robots ou plus d'employés ou les deux à la fois ? Aura-t-on plus de précarité ou plus de protection ? Le travail intérimaire se développera-t-il ? Le chômage peut-il disparaître ?*

**Collectif, sous la direction de Jacques ATTALI**

**L'avenir du travail**

**Édition fayard et institut Manpower - 2006 – 150 pages**

Sous un titre accrocheur, une ambition planétaire, un horizon demi-séculaire et un questionnement pléthorique, ce livre est en fait un gros « *brainstorming* » sur les secteurs économiques de demain, les innovations high-tech, la relation salariale, la formation... dont beaucoup de références sont très (*trop ?*) d'actualités (*contrat de travail unique, simplification administrative, guichet unique chômage...*). Beaucoup d'idées brassées (*et rebrassées même, lorsque la seconde partie du livre aborde la France*), certes en peu de pages, mais sans ordonnancement non plus. Vous en trouverez les éléments qui nous ont paru sortir de l'ordinaire et à surveiller pour l'avenir.

En 2050, les pays du Nord manqueront de main-d'œuvre en raison de leur vieillissement, aussi le chômage s'y réduira-t-il par simple effet démographique. Et d'autant plus vite que la formation professionnelle sera adaptée aux besoins des entreprises. Pour combler le manque de personnel, il faudra jouer avec les effets cumulés des progrès technologiques, de la sous-traitance à l'étranger, de l'immigration, du travail féminin et du recul de l'âge de la retraite.

Les délocalisations motivées par la différence des coûts de main-d'œuvre ne modifieront pas totalement l'équilibre Nord-Sud. Certaines entreprises ayant délocalisé reviendront dans leur pays d'origine après une délocalisation ratée, faute de cadre, d'infrastructure, de moyens de transport, d'augmentation des salaires dans les pays en développement. L'intérêt des délocalisations se réduira à la simple satisfaction des besoins des marchés locaux.

On assistera à une industrialisation des services (*rendus de plus en plus souvent par des automates*) et à l'émergence de trois économies nouvelles : virtuelle, criminelle et relationnelle. Les consommateurs resteront avec les financiers, les maîtres de l'évolution ont de l'économie : leurs intérêts passeront avant ceux des travailleurs. Les entreprises auront comme priorité de les fidéliser sur leurs marques, principal capital pour elles.

Des objets nouveaux changeront le rapport au travail. Ils permettront de miniaturiser les moyens d'informer, de distraire, de communiquer, de transporter, augmentant l'ubiquité nomade et conduisant à la possibilité de travailler hors de toute entreprise. Mais ils permettront aussi de tout connaître de celui qui travaille, consomme, voyage, se distrait.

Le monde virtuel deviendra un considérable gisement d'emplois. Aujourd'hui espace de distraction le virtuel sera de plus en plus un espace de travail ou des travailleurs réels ou non, viendront trouver un espace d'action. On n'y verra apparaître les copies de très nombreux métiers traditionnels, de la médecine à l'éducation aux agents immobiliers et aux financiers.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

Pendant encore quelques décennies, les services de souveraineté seront en considérable expansion dans les domaines de la santé, de l'éducation, la sécurité, de la justice, de la police et de l'armée. Pour les autres services publics, le droit applicable à sera de plus en plus le droit privé, sans garantie de l'emploi. Au total, les services publics connaîtront encore pendant 20 ans une forte croissance de leur personnel qui décroîtra massivement ensuite.

Les progrès de la santé conduiront à un allongement de la vie et à l'augmentation des personnes dépendantes. La disparition des services non marchands rendus par la famille entraînera le développement de besoins spécifiques: ménage, repassage, assistance informatique, gardiennage, soins esthétiques, jardinage, bricolage, garde d'enfants, soutien scolaire, cours particuliers, soutien psychologique gérontologiques. Une infinité de nouveaux métiers dits relationnels voués à la contribution au mieux-être à domicile verront le jour.

Les gens aspireront encore à donner du sens au temps. Ils voudront en dégager pour s'occuper d'eux-mêmes (*y compris au sein de l'entreprise à des fins de gestion du stress*), de leurs enfants, de leurs parents et de tout ce qui leur tient à cœur. Partout la réduction durable de la natalité et l'amélioration continue de l'espérance de vie conduiront à travailler un peu moins longtemps dans l'année, mais plus longtemps dans la vie.

Le travail hors les murs se développera d'autant que le télétravail et la vidéoconférence permettront de l'organiser, sans contraintes d'horaires et de lieux, dans l'intérêt de l'entreprise, de ses salariés et de ses clients. Beaucoup d'entreprises commenceront à ne plus avoir de base sédentaire et à être, comme leurs salariés, de plus en plus nomades, virtuels et délocalisés.

Les métiers à vie disparaîtront au profit de format de travail plus flexible donc plus précaires. Les femmes seront encore moins susceptibles que les hommes d'occuper un emploi stable, régulier et bien rémunéré. Chaque pays cherchera à établir, à sa manière, un nouvel équilibre entre une protection sociale accrue et une protection de l'emploi plus faible. Ce système bien connu sous le terme de flexisécurité offre aux salariés les moyens de réussir son parcours professionnel, avec une seconde ou une troisième chance après sa scolarité : congé de formation, pour création d'entreprises, coaching, indemnités d'assurance-chômage plafonnées. La formation occupera une place de plus en plus importante tout au long de la vie. Les systèmes de validation des acquis de l'expérience reconnus, les salariés auront un diplôme comme attestation d'un cursus. L'apprentissage sera de plus en plus accessible à distance tout comme l'enseignement initial. L'éducation en ligne sera une pratique courante à partir du moment où il pourra remplacer l'espace scolaire et le modèle traditionnel de la classe.

Face aux Etats affaiblis, se développeront deux autres catégories de travailleurs et d'entreprises, toutes deux marginales, en tout cas au début : pirates et relationnels. Les premiers seront les acteurs de l'illégalité : dans 20 ans ils représenteront plus de 10 % de la population active dans l'industrie et les services. Les seconds, cette fois à but non lucratif et légal, mobiliseront des travailleurs relationnels. Ils viendront exercer des fonctions d'intérêt général que les Etats ne sauront plus remplir, en mettant en place une économie de l'altruisme, du don réciproque, de la mise à disposition, de la non-violence. Ils produiront des services de distraction, de santé, d'éducation, de relations, sans autres rémunérations que la considération la reconnaissance, la fête...

On voit se dessiner un monde de plus en plus mobile, changeant, instable, précaire. Si l'humanité est capable de mettre en place les protections nécessaires pour les plus pauvres du sud comme du Nord, le monde entrera dans une période de formidable croissance. Si, par contre, nous voyons ressurgir une précarité endémique, un esclavage, sous toutes ses formes et même sous sa forme la plus extrême de la guerre, le travail de demain se réduira alors pour une large partie de l'humanité.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

*Le principe de précaution a été proposé comme nouveau fil conducteur pour répondre au scepticisme développé depuis une vingtaine d'années par les citoyens et les scientifiques de plusieurs Pays à l'égard de la valeur du modèle « standard » d'analyse des risques. Les problèmes rencontrés en appliquant ce principe à la gestion puis à l'évaluation des risques incitent à diversifier les outils de caractérisation de ces risques ; en outre, face aux limites d'une communication conçue comme l'explication au public des avis des experts, la participation de la société civile et la prise en compte des approches « profanes » des risques semblent à même d'améliorer à la fois la qualité et l'acceptabilité de l'analyse du risque.*

*L'application du principe de précaution a donc des conséquences non pas sur une seule mais sur les trois phases de l'analyse du risque. Ainsi conduit-elle à proposer un modèle alternatif, dit « constructiviste », qu'il s'agit de mettre à l'épreuve concrètement.*

**Bernard CHEVASSUS – AU – LOUIS**

***L'analyse des risques – L'expert, le décideur, le citoyen  
QUAE – 2007 – 100 pages***

En l'absence de certitudes scientifiques, des facteurs psychologiques, culturels et sociaux jouent un rôle très important dans la perception des risques et leur degré d'acceptabilité ; aussi, dans un tel contexte et à défaut d'une théorie générale de l'action raisonnable en univers incertain, le principe de précaution s'est imposé comme référence pour guider l'action.

Néanmoins, la Commission « Attali » dont l'objectif est de détecter les obstacles à la croissance a proposé de le supprimer dans la Constitution.

Dans son livre, Bernard Chevassus présente en premier lieu le modèle standard d'évaluation du risque. Dans ce modèle, l'évaluation se fait au cas par cas. Elle est fondée sur la science établie et s'exprime par une quantité (*le produit d'un effet par une probabilité*). On y sépare très clairement l'évaluation des risques par les scientifiques et leur gestion par les décideurs. Par ailleurs, on considère que le risque est intrinsèque à l'objet et n'est pas lié à son utilisation concrète. Enfin, la communication sur le risque a pour objectif de réduire la distorsion éventuelle entre le « *risque réel* » perçu par les experts et le « *risque perçu* » réellement par les profanes.

La critique de ce modèle standard se fonde sur plusieurs constats :

- l'apparition de dangers graves non identifiés,
- les désaccords entre experts,
- l'importance croissante des erreurs humaines,
- l'apparition de risques « systémiques » dus à des phénomènes d'interaction,
- la non prise en considération de risques qui ne sont pas reconnus comme tels.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

L'auteur prolonge son analyse en s'interrogeant sur l'implication de la société civile face aux risques. Dans le modèle standard, la persistance d'une distorsion entre l'opinion de la société et l'avis des experts n'est pas nécessairement dû à l'irrationalité des gens mais à une autre rationalité. Cette interprétation est à la base de ce que l'on appelle « la théorie sociale du risque ». Elle conduit à mettre en évidence un certain nombre de caractéristiques. A savoir :

- Le risque est-il assumé ? C'est-à-dire, est-ce que je le prends de manière volontaire ou bien est-ce que je le subis ?
- Le risque est-il connu ? Est-ce que je sais quand je suis exposé ou non ?
- Quelle est la sévérité du risque au niveau individuel et son ampleur maximale ?
- Quelle est la capacité des experts à en indiquer précisément la nature et à proposer des mesures adaptées ?
- Le caractère juste ou injuste du risque est-il lié au fait que ceux qui le créent sont aussi, ou ne sont pas, ceux qui le subissent.
- Pour associer les citoyens à l'analyse du risque, Bernard Chevassus propose trois modèles.
- Le modèle du témoin est celui qui accorde à des représentants de la société civile le rôle le plus limité. Il se propose d'intégrer un petit nombre de citoyens dans les comités d'experts pour assister aux débats et attester de leur « bonne tenue ».
- Le modèle des « citoyens membres » associe des représentants de la société civile comme membre à part entière des comités d'experts. Ils peuvent alors participer aux débats et faire valoir leurs points de vue.
- Le troisième modèle organise une expertise contradictoire sur le modèle du système judiciaire. Des experts sont amenés à défendre des thèses opposées devant un « jury » constitués de représentants de la société civile ; jury qui sera chargé, in fine, d'établir un texte de conclusions sur l'évaluation du risque et les mesures éventuelles de gestion appropriées.
- En définitive, ce qui semble important à l'auteur, c'est d'être capable de flexibilité, d'avoir une intelligence de la situation et de percevoir en quoi il convient, pour un risque et une société donnée à un moment de son Histoire, de faire évoluer de manière appropriée le dispositif d'analyse du risque, pour passer au bon moment du monde des spécialistes à des formes plus ouvertes d'expertise.

## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

« Ce livre est né de ma prise de conscience des grandes interrogations de notre temps quant à nos origines. A partir de quelques exemples vécus et de données frappantes portant sur l'ampleur de la réaction créationniste dans le monde, mais aussi dans notre Pays, qui se croit à tort protégé, on saisira mieux à quel point la rationalité et la pensée scientifique s'avèrent de moins en moins bien comprises et, pis encore, de plus en plus menacées.

Sur quels arguments s'appuient les créationnistes ? Ils ne datent pas d'hier, mais quelles sont leurs formes contemporaines ? Et, surtout, qu'est-ce qui permet de les récuser ?

La théorie de l'évolution n'explique pas tout, ce n'est pas une vérité absolue établie une fois pour toutes – on verra au contraire qu'en son sein les discussions et les désaccords sont nombreux -, mais elle ne s'en distingue pas moins radicalement de toutes les autres tentatives, mythologiques, religieuses, idéologiques, philosophiques ... pour rendre compte de notre monde et de ce que nous sommes. » PP.

**Pascal PICQ**

**Lucy et l'obscurantisme**

**Odile Jacob – 2007 – 300 pages**

Pascal Picq engage sa réflexion en indiquant que l'enseignement, notamment des sciences de la vie, est en réel danger. Le risque est grand en effet que ne s'introduise dans l'esprit de nos enfants une grave confusion entre le registre des convictions, des croyances, des idéaux et le plan de la science au profit d'un « tout se vaut », d'apparence peut-être sympathique et tolérant mais funeste en réalité. La parenthèse laïque, qui a permis l'épanouissement des sciences, est-elle en train de s'évanouir ?

Un rapport du Bureau International de l'Education de l'UNESCO (2003) fait état d'un retour de l'enseignement religieux dans plus de la moitié des cent quarante Etats étudiés. C'est une inversion de tendance considérable. Dans les écoles primaires, entre 1920 et 1986, la part de l'enseignement religieux avait diminué pour ne représenter que 4 % des programmes scolaires.

Pour l'auteur, il n'y a rien de nouveau sous le soleil créationniste. La lecture littérale des textes sacrés comme la théologie naturelle ont pourvu à tout l'arsenal des incompréhensions et des arguties d'hier et d'aujourd'hui. Ce qui surprend néanmoins c'est que, tandis que depuis cent cinquante ans toutes les sciences ont considérablement progressé, on retrouve toujours les mêmes formes d'opposition à la théorie de l'évolution. Mais il serait erroné de croire qu'il s'agit d'une confrontation entre la science et la religion. Les créationnistes comme les partisans du dessein intelligent recrutent chez les philosophes, les mathématiciens, les physiciens et les cosmologistes. What else ?

Le créationnisme comme le dessein intelligent n'ont pas besoin des faits – base incontournable de l'approche scientifique. Ils ne proposent aucun protocole de recherche destiné à en produire de nouveaux. Alors qu'une théorie scientifique œuvre sans cesse à la recherche des faits pour l'affirmer et surtout pour la réfuter, le créationnisme et ses avatars sont des dogmes. Tout est déjà écrit, rien à voir, tout à croire.

Quant à la science – au sens large -, il faut aussi qu'elle balaye devant sa porte. C'est ainsi que le dogme de la supériorité des Européens les a conduit à ignorer l'hypothèse proposée par Darwin en 1871 des origines africaines de la lignée humaine.



## DU CÔTÉ DES FUTURS POSSIBLES

### suite

Sur la datation de l'âge de la Terre, les créationnistes ont même fini par se prendre les pieds dans leur propre tapis. En effet, dans le cadre de la théologie naturelle, ils se sont mis à prendre le texte de la Genèse au pied de la lettre, tout en étant amené à reconnaître que la datation de l'Univers ne permettait pas cette affirmation. Les théologiens retiennent la date de 6004 av. J.-C. d'après l'archevêque *Usher* ; un autre précise que c'était le 31 Octobre à 9h du matin !

Pour les créationnistes et autres, les violences urbaines, les viols, les agressions, l'homosexualité ... s'enracineraient dans la théorie de l'évolution ; parce qu'elle prétend que nous sommes issus d'animaux « inférieurs ». *Pascal Picq* fait remarquer que les hommes n'ont pas attendu la publication de *L'origine des espèces* pour se massacrer sous tous les prétextes, notamment au nom des vérités révélées. Que l'on sache, les guerres de religion (*un oxymoron, sans doute*), ont eu lieu bien avant *Darwin*...

L'auteur rappelle utilement les principes de Popper qui fondent une approche scientifique. La science est un mode d'interrogation du monde qui se fonde sur des modèles et des hypothèses qui sont soumis au teste de l'observation et de l'expérimentation. Un paradigme, un modèle restent vrais tant qu'ils n'ont pas été réfutés ; c'est le principe de réfutabilité et de falsification. Or, la « science créationniste » ne répond pas du tout à un programme scientifique ; la conception du monde est défendue comme une vérité révélée absolue, et, si vérification il y a, c'est uniquement pour trouver que des faits (*choisis*) cadre avec l'hypothèse du dogme.

Si la science ne prétend pas livrer une explication universelle de tout, elle repose néanmoins sur une méthode universelle vérifiable par tous.

Plus loin dans son livre, l'auteur revient sur les acquis apportés par la théorie de l'évolution et largement confirmés depuis. Il fait remarquer notamment qu'en replaçant l'évolution de la lignée humaine dans un cadre phylogénétique élargi, on comprend mieux comment nous sommes devenus des hommes. Sans la compétition avec les autres membres de notre famille, comme les australopithèques et les premiers hominidés, sans les babouins, nous n'aurions pas développé certains caractères.

*Pascal Picq* appelle *Lewis Carroll* à la rescousse.

Dans «*De l'autre côté du miroir*», alors qu'Alice peine à avancer en courant de plus en plus vite, le paysage la suit. Elle finit par rencontrer la Reine de Cœur qui lui explique plein de morgue : «*Ma fille, sachez que dans ce pays, il vous faut courir le plus vite possible pour rester à votre place.* » La Reine Rouge ruine ainsi toute conception providentialiste de la vie : quoi qu'il arrive, la vie continuera à évoluer, comme avant l'apparition de l'Homme, avec ou sans les hommes. Tout l'enjeu du développement durable se situe là.

En conclusion, l'auteur considère que la laïcité - réaffirmée – est le nouvel enjeu de notre évolution.

## BIBLIOGRAPHIE

<i>Caroline IDOUX</i>	<i>L'état de l'eau en France</i>	<i>Delachaux</i>
<i>Pierre WEIL</i>	<i>Tous gros demain</i>	<i>Plon</i>
<i>Benjamin BARBER</i>	<i>Comment le capitalisme nous infantilise</i>	<i>Fayard</i>
<i>Jean de KERVASDOUE</i>	<i>Les prêcheurs de l'apocalypse</i>	<i>Plon</i>
<i>Pierre JACQUET</i>	<i>Regards sur la Terre 2008</i>	<i>Sc.Po.</i>
<i>Maurice GODELIER</i>	<i>Au fondement des sociétés humaines</i>	<i>A. Michel</i>
<i>Charles FRANKEL</i>	<i>L'Homme sur Mars</i>	<i>Dunod</i>
<i>Maurice WEGNEZ</i>	<i>Clonages</i>	<i>CNRS</i>
<i>Collectif</i>	<i>Systèmes nucléaires du futur</i>	<i>CEA</i>
<i>Gautier PIROTTE</i>	<i>La notion de société civile</i>	<i>Découverte</i>
<i>Annie DUSSUET</i>	<i>L'économie sociale entre informel et formel</i>	<i>PUR</i>
<i>François DENORD</i>	<i>Néolibéralisme, version française</i>	<i>Demopolis</i>
<i>Nicolas MOTTIS</i>	<i>L'art de l'innovation</i>	<i>ESSEC</i>
<i>Gilbert ETIENNE</i>	<i>Chine – Inde, la grande compétition</i>	<i>Dunod</i>
<i>Hervé de CARMOY</i>	<i>L'Éuramérique</i>	<i>PUF</i>
<i>Alberto BONDOLFI</i>	<i>La mort assistée en arguments</i>	<i>GEORG</i>
<i>Jean-Pierre BESANCENOT</i>	<i>Notre santé à l'épreuve du changement climatique</i>	<i>Delachaux</i>
<i>Gilbert CETTE</i>	<i>Productivité &amp; Croissance (UE / USA)</i>	<i>Découverte</i>
<i>Alain BAUER</i>	<i>Le nouveau chaos mondial</i>	<i>Des Riaux</i>
<i>Patrick SAVIDAN</i>	<i>Repenser l'égalité des chances</i>	<i>Grasset</i>

**BIBLIOGRAPHIE**  
suite

<i>J.- Pierre ANGELIER</i>	<i>Economie des industries de réseaux</i>	<i>P.U. Grenoble</i>
<i>Gilbert VINCENT</i>	<i>L'avenir de l'Europe sociale</i>	<i>L'Harmattan</i>
<i>Daniel THOMAS</i>	<i>Repenser les biotechnologies</i>	<i>Futuribles</i>
<i>Mchel VILLOZ</i>	<i>Construire écolo</i>	<i>Dunod</i>
<i>Armand MATÉLART</i>	<i>La globalisation de la surveillance</i>	<i>Découverte</i>
<i>J. – Didier VINCENT</i>	<i>Voyage au centre du cerveau</i>	<i>O.Jacob</i>
<i>Guy LAVAL</i>	<i>Une histoire de la fusion nucléaire</i>	<i>O.Jacob</i>
<i>Laurent SCHWARTZ</i>	<i>Le principe de vie (Contre les cancers)</i>	<i>Martinière</i>
<i>Mike DAVIS</i>	<i>Le stade Dubaï du capitalisme</i>	<i>Prairies ordinaires</i>
<i>Guillaume DUVAL</i>	<i>Sommes-nous des paresseux</i>	<i>Seuil</i>
<i>Laurent DAVEZIES</i>	<i>La République et ses territoires</i>	<i>Seuil</i>
<i>Simon WUHL</i>	<i>Discrimination positive et justice sociale</i>	<i>PUF</i>
<i>Pierre CAPPELAÈRE</i>	<i>Ghana, les chemins de la démocratie</i>	<i>L'Harmattan</i>

**BIBLIOGRAPHIE**  
suite

<a href="http://classiques.uqac.ca">http://classiques.uqac.ca</a>	<i>Classiques des sciences sociales</i>
<a href="http://books.google.fr">http://books.google.fr</a>	<i>Livres numérisés par Google</i>
<a href="http://www.europeana.eu">www.europeana.eu</a>	<i>Projet de bibliothèque numérique européenne</i>
<a href="http://www.globalization101.org">www.globalization101.org</a>	<i>Carnegie Endowment for international peace</i>
<a href="http://www.decentwork.org">www.decentwork.org</a>	<i>CSI – Confédération Syndicale Internationale</i>
<a href="http://www.utopia-terre.org">www.utopia-terre.org</a>	<i>Think tank du P.S.</i>
<a href="http://www.levada.ru">www.levada.ru</a>	<i>Sondages politiques russes</i>
<a href="http://www.current-biology.com">www.current-biology.com</a>	<i>Le rose pour les filles, c'est bio !</i>
<a href="http://www.physorg.com">www.physorg.com</a>	<i>Cultural obesity</i>
<a href="http://www.sfe.asso.fr">www.sfe.asso.fr</a>	<i>Société Française de l'Évaluation</i>
<a href="http://www.imagedeville.org">www.imagedeville.org</a>	<i>Comme son nom l'indique</i>
<a href="http://www.ruelibre.fr">www.ruelibre.fr</a>	<i>Comme son nom l'indique</i>
<a href="http://www.anecdotes-spatiales.spaces.live.com">www.anecdotes-spatiales.spaces.live.com</a>	<i>Comme son nom l'indique</i>
<a href="http://www.everyscape.com">www.everyscape.com</a>	<i>Villes en réalité virtuelle</i>
<a href="http://www.searchenginecolossus.com">www.searchenginecolossus.com</a>	<i>Recensement des moteurs de recherche</i>
<a href="http://www.laviedesidees.fr">www.laviedesidees.fr</a>	<i>La république des idées</i>
<a href="http://www.hrw.org/french">www.hrw.org/french</a>	<i>Human Rights Watch</i>
<a href="http://www.archive.org">www.archive.org</a>	<i>La mémoire du Web, paraît-il ...</i>

### Travaux de Recherche

- A partir d'un travail de recherche engagé en 2006, et suite à l'appel à contribution du CEF [Cercle des Entrepreneurs du Futur] – CNAM de Nancy -, le groupe FUTUROUEST a produit « Entrepreneur 2022 ».
- Les actes de ces travaux de recherche [25 pages] sont disponibles gracieusement via le site [www.futuroouest.com](http://www.futuroouest.com), Rubrique « Travaux de Recherche », ou sur demande par Fax au 02 97 64 43 71
- Nouveau thème de recherche : « Sécurités & Libertés / Libertés & Sécurités »

### Conférences

- « Pêcheurs responsables »  
Conférence de Alain LE SANN, Le Mardi 04 Mars 2008  
18h00 – 20h00, à Quimper, Amphithéâtre de l'ISUGA
- « Prospective & Psychanalyse »  
Conférence de Pascal COPPEAUX, Le Vendredi 19 Septembre 2008  
18h00 – 20h00, à Brest

### Colloque

- « Capitalisme, Libéralisme, Altermondialisme »  
En partenariat avec le CJD (Centre des Jeunes Dirigeants)  
Jeudi 24 Avril 2008 à Lorient  
Intervenants :  
*Valérie Charolles, Guillaume Duval, Thomas Chaudron, Liam Fauchard, Jean-René Dufief.*

### Formations

- *Initiation à La Démarche Prospective, à Lorient*  
28 Mars 2008  
23 Mai 2008
- *Séminaire de Prospective Appliquée, à Josselin*  
12 – 13 – 14 Juin 2008